

MATÉRIAUX CRITIQUES

Avril 2026

12

**"LA SOUMISSION DU PROCÈS DE TRAVAIL
AU PROCÈS DE VALORISATION AU TRAVERS
DE L'EXEMPLE DU MOUVEMENT OUVRIER
AMÉRICAIN (1887 - 1920) "**

5€

Université Libre de Bruxelles
Faculté des Sciences Économiques Politiques et Sociales Section
Travail Social (LITSO)

MÉMOIRE

**"LA SOUMISSION DU PROCÈS DE TRAVAIL AU
PROCÈS DE VALORISATION AU TRAVERS DE
L'EXEMPLE DU MOUVEMENT OUVRIER AMÉRICAIN (1887 -
1920)"**

Mémoire présenté par Marc MILANTS

1989/1990

«LES USINES SONT UNE POUDRIÈRE...QUELQUE CHOSE DOIT
ABSOLUMENT ÊTRE FAIT."

(1912 : Le Secrétaire de l'Association des Employeurs de Détroit)(1).

"VOUS COMPRENEZ, NOUS GUETTONS CES SACRES
AGITATEURS, CETTE BANDE DES I WON'T WORK." (2)

(John Dos Passes : 42e parallèle. Ed. Gallimard, Coll. Folio -1988- Pg. 121)

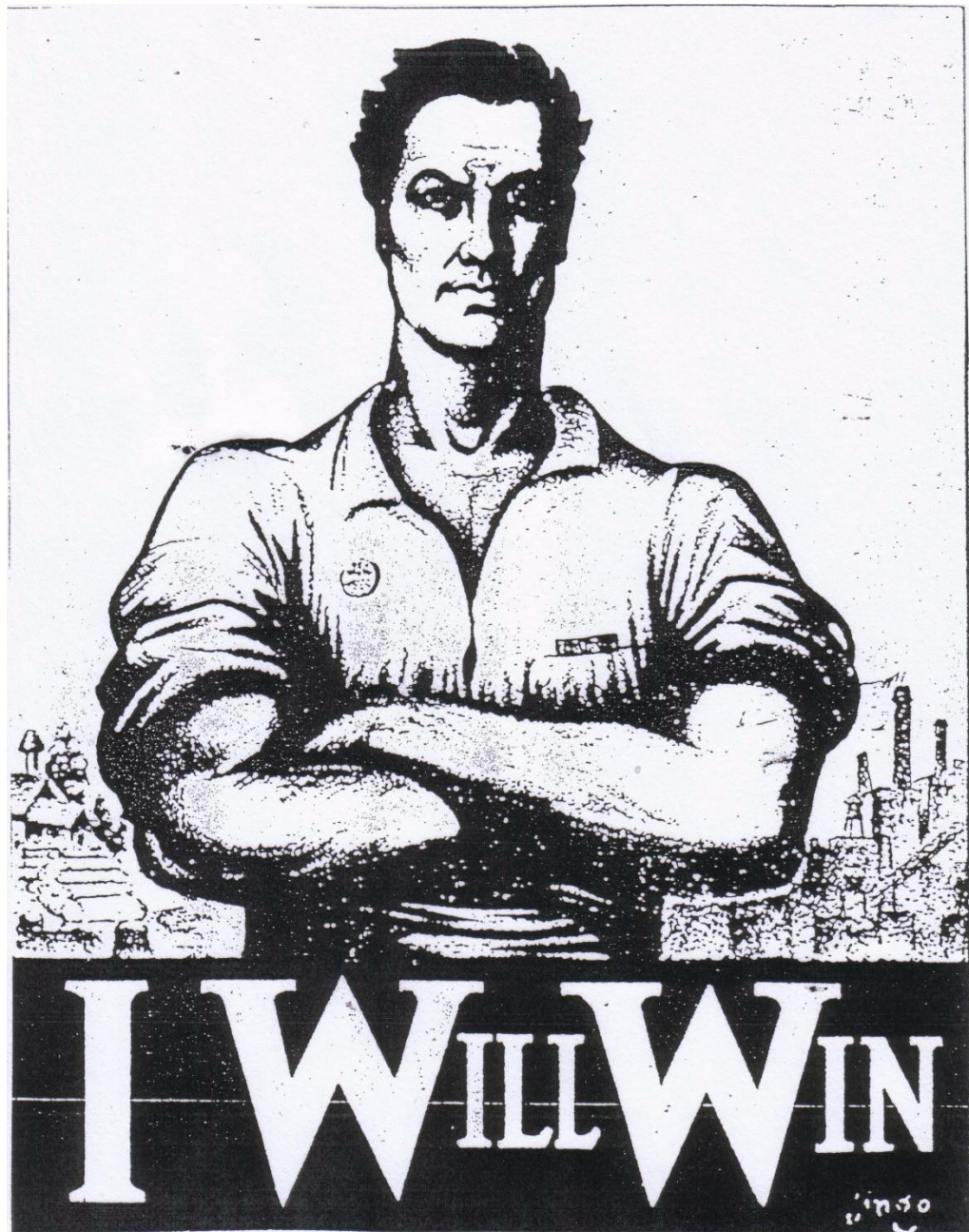


TABLE DES MATIÈRES

I . Introduction :	Pg.6
Notes:	Pg.9
II . Essai de définition de quelques concepts marxien :	Pg.9
A. Survalueur absolue et domination formelle :	Pg.9
B. Survalueur relative et domination réelle :	Pg.14
Notes du Chapitre II:	Pg.19
III . Quelques mots sur le développement économique et social des U.S. A. (fin du 19^e siècle) et sur la définition de l ' O .S .T .	Pg.19
A. Le développement du M.P.C. aux U.S. A.:	Pg.19
B. Quelques mots sur l'O.S.T.:	Pg.26
IV . Le mouvement ouvrier américain et l'exemple des Industrial Workers of the World (I . W . W .) :	Pg.31
A. Le mouvement ouvrier dans la phase de domination formelle :	Pg.31
B. Exemples typiques de la lutte ouvrière au 19 ^e siècle :	Pg.34
C. Les I.W.W. :	Pg.35
D. Les I.W.W. et le mouvement révolutionnaire international :	Pg.43
E. Déclin des I.W.W. et les caractéristiques du mouvement ouvrier aux U.S. A. :	Pg.45
Notes du Chapitre IV :	Pg.47
V . EN GUISE DE CONCLUSION :	Pg.48
* Liste des sigles et abréviations :	Pg.128
* Annexe :	Pg.129
Bibliographie des ouvrages et revues cités et consultés:	Pg.132

I. INTRODUCTION :

* Au cours de notre première année de licence en travail social, nous avons été frappés par l'importance accordée à l'Organisation Scientifique du Travail (O.S.T. ou "Système Taylor ") et à ses multiples développements, et ce non seulement dans le cours de sociologie du travail de M. Alaluf, mais également dans toute une série de cours plus ou moins liés à cette question.

D'autre part, nous avons eu l'occasion de lire l'ouvrage de Karl Marx *"Un chapitre inédit du Capital"* (Union Générale d'Éditions 10/18) où l'auteur développe notamment la problématique du passage à la grande industrie et au machinisme au travers des concepts de "soumission formelle du travail au capital" et de "soumission réelle du travail au capital" définissant " les deux phases historiques du développement économique de la production capitaliste" (pg. 191).

La possibilité nous est ainsi apparue de tenter d'expliquer le phénomène Taylorisme (O.S.T.) ou plus exactement le phénomène du passage à la grande industrie dont le système Taylor représente l'archétype, grâce aux concepts marxistes (3) de soumission formelle et réelle, rendant à ceux-ci une validité et une pertinence que "l'air du temps" et la "modernité actuelle" ont tendance à nier, reléguant le plus souvent Marx dans ce que ce dernier nommait lui-même : "les poubelles de l'histoire". Pour rendre notre tentative d'explication plus concrète nous avons ensuite pris l'exemple du mouvement ouvrier américain afin d'étayer notre démonstration et de mettre en avant la polarisation entre le mouvement syndical "traditionnel" (l 'A.F.L.) et le mouvement radical du "syndicalisme industriel" (I.W.W.) comme une des conséquences du bouleversement advenu dans le processus productif.

L'exemple "américain" n'est pas innocent, outre que c'est la "patrie" du taylorisme, il permet par sa "pureté" de comprendre un phénomène historique mondial qui se réalisera par la suite dans tous les pays centraux (Russie soviétique y compris) et dont les conséquences déterminent jusqu'à aujourd'hui les fantastiques transformations technologiques du mode de production capitaliste (M.P.C.), et les conséquences sociales de celles-ci ("déqualification / surqualification", crises, chômage,...). En tout cas, telle serait pour nous la "conclusion" de notre travail, "conclusion" qui n'est en fait elle-même qu'une nouvelle hypothèse que d'autres travaux pourraient valider ou invalider. Comme l'écrivait Marx dans son Introduction dite de "1857",

"L'anatomie de l'homme est la clé de l'anatomie du singe" (K. Marx. Manuscrit de 1857-58 "Grundrisse", première partie, éd. Sociales, 1980, Pg. 40)

Nous avons essayé d'utiliser la même méthodologie, postulant que l'anatomie du capital social des U.S.A. est une clé pour la compréhension de l'anatomie du capital dans tous les pays où le M.P.C. domine, certes, mais de façon moins développée et moins pure qu'aux États-Unis d'Amérique. D'autre part, il est également clair pour nous que les travaux de Marx ne sont pas " neutres", "objectifs" et partent d'une prise de parti dans la lutte de classe ; partent d'un point de vue qui est celui de la classe ouvrière. Toutes ses œuvres "économiques" ne sont pas de simples "anatomies" du capital mais visent bien à en établir la nécrologie. Le sous-titre même de son œuvre la plus célèbre : "Le Capital" est : "Critique de l'économie politique" et il affirmait à

propos de celle-ci que c'était *"Certainement le plus terrible missile qui ait encore jamais été lancé à la face des bourgeois (y compris des propriétaires fonciers)"*. (Lettre à J. Ph. Becker le 17.IV. 1867 cité par R. Dangeville dans sa présentation du *"Chapitre inédit"*, déjà cité).

Notre propre intérêt pour ces questions remonte déjà à quelques années et est aussi présupposé, non par le point de vue de l'observateur impartial (si du moins un tel point de vue peut exister), mais par celui de quelqu'un cherchant à mieux comprendre la réalité sociale afin de la transformer. Cet engagement matérialisé par le choix de notre sujet n'en est pas pour autant, nous l'espérons, l'application doctrinaire d'une nouvelle " religion", fusse-t-elle laïque. En ce sens nous ne pouvons que souscrire à la critique faite en son temps par Engels à Karl Heinzen :

" M. Heinzen s' imagine que le communisme est une certaine doctrine qui partirait d'un principe théorique déterminé -le noyau- dont on tirerait d'ultérieures conséquences. M. Heinzen se trompe fort. Le communisme n'est pas une doctrine, mais un mouvement. Il ne part pas des principes mais des faits. Les communistes ont pour présupposition non telle ou telle philosophie, mais toute l'histoire passée et spécialement ses résultats effectifs actuels dans les pays civilisés. Le communisme est le produit de la grande industrie et de ses conséquences, de l'édification du marché mondial, de la concurrence sans entraves qui lui correspond, des crises commerciales toujours plus puissantes et universelles, et qui sont déjà devenues de parfaites crises du marché mondial, de la création du prolétariat et de la concentration du capital, de la lutte entre prolétariat et bourgeoisie qui en découle." (Engels : "Les communistes et Karl Heinzen", octobre 1847).

De la même manière, c'est dans l'histoire économique et sociale que nous allons essayer de trouver les éléments matériels, les faits pouvant soutenir notre hypothèse théorique, sachant que nous ne sommes ni économiste, ni historien... de formation. L'intérêt de l'utilisation des concepts théoriques réside dans la possibilité de poser des hypothèses (thèses), d'avoir un référentiel théorique permettant de pouvoir commencer le travail critique de compréhension de la réalité, quitte à ce qu'ensuite cette dernière invalide le modèle théorique.

Il s'agit donc, comme Marx l'expliquait de *"s'élever de l'abstrait au concret"* (Cf. Introduction de "1857" déjà cité, pg. 35) et non d'additionner des faits concrets pour induire plus ou moins "scientifiquement" les conclusions auxquelles nous aurions aimé aboutir, ("effet Rosenthal" en psychologie).

Nous mettrons donc nos "cartes théoriques sur table" et c'est au lecteur de juger de la cohérence de l'argumentation que nous basons sur l'expérience historique vécue du mouvement ouvrier, en l'occurrence "américain" (4). Encore une fois, Engels avait déjà fait une précision analogue lorsqu'il écrivait : *"La connaissance des conditions de vie du prolétariat est une nécessité absolue si l'on veut assurer un fondement solide aux théories socialistes aussi bien qu'aux jugements sur leur légitimité, mettre un terme à toutes les divagations pro et contra."* (F. Engels : Préface à *"La situation de la classe laborieuse en Angleterre"* du 15 mars 1845 in Ed. Sociales, pg. 30, 1973).

C'est dans les conditions de vie du prolétariat, et plus exactement dans le procès de travail déterminant ces conditions, que nous allons rechercher un fondement matériel à la fois à l'existence du syndicalisme

"traditionnel" de type "gompériste" (l'A.F.L.) , et à la fois à l'émergence de mouvements spontanés et radicaux en rupture d'avec ce syndicalisme, donnant eux naissance vers 1905 à un "nouveau" type d'organisation, le syndicalisme "industriel" dont les I.W.W. sont l'une des plus claires expressions (5). Nous allons enfin, schématiquement, mettre en avant qu'à chaque type de syndicalisme correspond essentiellement une certaine "composition technique de classe" prédominante : Aux syndicats traditionnels et corporatistes, une composition de classe où prédomine "l'ouvrier artisan" ou "ouvrier professionnel", produit typique de la phase de domination formelle du travail par le capital; Aux I.W.W., une composition de classe où prédomine l'ouvrier "non-qualifié" (nous dirions l'O.S. ouvrier de ligne-) voire même en chômage, produit typique quant à lui de la phase de soumission réelle du procès de travail sous le procès de valorisation.

Nous insisterons bien évidemment sur l'aspect prédominant, sachant le caractère non absolu de ces différenciations, ainsi que sur le processus toujours complémentaire d'extorsion de survaleur absolue et relative, vecteur de la transformation permanente du procès de travail. L'on pourrait s'étonner de l'apparition "aujourd'hui" de ces "nouveaux" concepts de Marx, un peu comme s'il s'agissait périodiquement de remettre en avant tel ou tel élément ou telle ou telle "nouvelle lecture". Pour notre part, nous ne pensons pas que cela soit le cas de notre propos, d'une part parce que Marx utilise ces notions implicitement et explicitement tout au long de son œuvre, conçue comme une totalité, et dont la périodisation du MPC en deux phases se chevauchant est le fondement de l'explication de l'apparition du mode de production spécifiquement capitaliste (stade de la grande industrie -machinisme-).

"Marx fait état de la domination formelle du capital ou soumission formelle du travail au capital ainsi que de la domination ou soumission réelle dans " Le Capital" lui-même, dans le premier livre ; cela dès la 3 sections, chapitre 8 (édition allemande) : "La journée de travail".

Cependant ce n'est que dans la 4ème section, chapitre 14 : *"La plus-value absolue et la plus-value relative" que Marx définit les deux moments. Ce passage n'a pas été traduit en français par Roy. " (J. Camatte : "Capital et Gemeinwesen", éd. Spartacus, série B, n98, Paris 1976, pg. 108).*

Et, d'autre part, parce que la plupart des développements concernant ces questions proviennent, de textes "découverts" et / ou "redécouverts" récemment (et dont la traduction en français est encore récente). Que l'on pense aux manuscrits de 1857-58 "Grundrisse" (dont la traduction aux Éditions Sociales date de 1980), au VI ème, le chapitre inédit (traduction de Roger Dangeville en 1971) ou encore aux Manuscrits de 1861-63 (dont seuls les cahiers I à V ont été traduits aux Éditions Sociales en 1979). Ce n'est donc pas un hasard si G. Labica et G. Bensussan dans leur "Dictionnaire critique du marxisme" (deuxième édition, Presse universitaire de France, 1982) abordent longuement cette question sous la formulation "subsomption formelle/réelle" (6), pg.1102-1103.

"Dans ses travaux de "critique de l'économie politique" Marx utilise le terme de subsomption, ou encore soumission (Unterwerfung), subordination (Unterordnung) pour qualifier le mode d'assujettissement du procès de travail par le capital. La notion détient un caractère analytique et historique à la fois. Elle ne prend sens que spécifiée dans l'opposition entre subsomption formelle et subsomption réelle (du travail sous le capital), considérées comme "les deux phases historiques du développement économique de la production capitaliste" (...)" . (G. Labica et G.

Bensussan. pg. 1102).

Nous ne visons donc nullement à faire avec ce travail "preuve d'originalité", mais bien au contraire de contribuer, même de manière limitée, à l'œuvre collective de "réhabilitation" de la théorie marxienne dont tous les cinq ou dix ans on nous annonce la mort et/ou le dépassement . . . Force nous est de constater que depuis plus d'un siècle, le cadavre se porte bien, un peu d'ailleurs à l'image dialectique du MPC dont il est la critique en acte. Comme le disait déjà le "jeune" Lukacs :

"La fonction du marxisme orthodoxe -dépassement du révisionnisme et de l'utopisme- n'est donc pas une liquidation, une fois pour toutes des fausses tendances, c'est une lutte sans cesse renouvelée contre l'influence pervertissante des formes de la pensée bourgeoise sur la pensée du prolétariat. Cette orthodoxie n'est point la gardienne des traditions, mais l'annonciatrice toujours en éveil de la relation entre l'instant présent et ses tâches par rapport à la totalité du processus historique." (G. Lukacs : "Qu'est-ce que le marxisme orthodoxe ? ", Mars 1919 in "Histoire et conscience de classe ", éd. de Minuit, Paris 1960, pg. 45).

Notes Introduction :

- (1) Cité par B. Coriat in "L'atelier et le chronomètre", éd. Christian Bourgois, Paris 1979, pg. 95.
- (2) "I Won't work" ; "Je ne veux pas travailler", jeu de mots sur les initiales des I.W.W. (Industrial Workers of the World).
- (3) Nous préférons utiliser le terme "marxien" à celui "marxiste", moins entaché d'un contenu idéologique, nous référant en cela à la célèbre phrase de Marx : "Tout ce que je sais, c'est que moi je ne suis pas "marxiste". Cité par M. Rubel dans "Marx critique du marxisme", Payot 1974, pg. 6.
- (4) Nous parlerons souvent de mouvement ouvrier "américain" signifiant, pour nous, qui se déroule dans l'espace géographique américain, sachant bien que la plupart du temps l'origine nationale des protagonistes est l'Europe... jusqu'à la Chine (pensons aux nombreux prolétaires chinois ayant notamment construit les voies de chemins de fer aux U.S. A.).
- (5) Nous pourrions mettre en parallèle l'apparition concomitante des I.W.W. aux U.S.A. et celle des "Conseils Ouvriers" en Russie, ou encore celle des "Unions" en Allemagne, matérialisant pour nous fondamentalement le même type de problématique. Souvent même, certains initiateurs des "Unions" en Allemagne, par exemple, avaient travaillé aux U.S. A. et avaient été membres des I.W.W. C'est le cas de Fritz Wolfheim, théoricien des unions industrielles ; cf. Broué P. "Révolution en Allemagne", éd. de Minuit, Paris 1971, pg. 935.
- (6) Le terme "subsumption" signifie à la fois "domination", mais aussi "imprégnation". Il s'agit de la traduction du terme allemand "Unterwerfung" qui contient en plus de la notion de domination/soumission, celle d'une pleine intégration que le mot français "domination" ne parvient pas à rendre. La "domination" peut être en effet un facteur extérieur. Pour notre part, nous utiliserons pour la facilité, domination, soumission et subsumption comme des synonymes.

II. ESSAI DE DÉFINITION DE QUELQUES CONCEPTS MARXIENS

A. Survalueur absolue et domination formelle

* C'est dans le huitième chapitre de la troisième section de son ouvrage : "Le Capital" que Marx aborde la question de la survalueur (1) absolue dont l'allongement de la journée de travail est la clé de voûte : *"Le capitaliste se réclame de son droit d'acheteur quand il cherche à rendre la journée de travail*

aussi longue que possible et à faire deux journées de travail en une seule. D'un autre côté, la nature spécifique de la marchandise vendue implique une limitation de sa consommation pour l'acheteur, et le travailleur se réclame de son droit de vendeur quand il veut limiter la journée de travail à une grandeur normale déterminée. Il y a donc ici une antinomie, droit contre droit, l'un et l'autre portant le sceau de la loi de l'échange marchand. Entre des droits égaux, c'est la violence qui tranche. Et c'est ainsi que dans l'histoire de la production capitaliste, la réglementation de la journée de travail se présente comme la lutte pour les limites de la journée de travail. Lutte qui oppose le capitaliste global, c'est-à-dire la classe capitaliste, et le travailleur global, ou la classe ouvrière". (K. Marx: "Le Capital" Livre I, ES, pg.261).

Comme on le voit directement ici, le premier (dans le temps) mode d'extorsion de survaleur a été, historiquement l'allongement de la journée de travail ; allongement correspondant lui-même à l'allongement de la partie "surtravail" relativement à celle "travail nécessaire" matérialisant ainsi une augmentation du taux de survaleur, c'est-à-dire du rapport entre survaleur et travail nécessaire, ou, autrement dit, du rapport entre le profit et la somme des salaires distribués. Cet allongement de la journée de travail n'est pas infini et déjà dans la citation ci-dessus, Marx met en avant la limitation sociale, la résistance, la lutte ouvrière en tant que facteur antinomique à cet allongement du temps signifiant l'augmentation de l'exploitation (car le taux de survaleur = le taux d'exploitation).

D'autre part, il existe également une limitation "objective", physique à cet allongement, à savoir le fait que dans une journée il n'y a que 24 heures et qu'en plus, il faut nécessairement "conserver" une partie de ce temps à la reconstitution même de la force de travail. Ainsi, les facteurs objectifs et subjectifs se cumulent pour obliger les capitalistes à développer une autre façon d'accroître le surtravail et donc la survaleur ; l'extorsion de la survaleur relative. Avant de développer les modalités propres à l'extorsion de survaleur relative, notons que pour l'extorsion de survaleur absolue, le capital joue essentiellement sur le temps sans toucher au procès de travail lui-même; ainsi, globalement pour la phase où l'extorsion de survaleur absolue prédomine, le procès de travail reste intact, c'est-à-dire est pris tel quel des modes de production précapitalistes, pour être dominé par le procès de valorisation (production de survaleur) sans subir d'autre transformation que celle de la concentration en un lieu (stade de la coopération et de la manufacture).

"Qu'un nombre important d'ouvriers travaillant dans le même temps, dans le même espace (ou si l'on veut dans le même champ de travail) à la production de la même sorte de marchandise, sous le commandement du même capitaliste, voilà ce qui constitue le point de départ tant historique que conceptuel de la production capitaliste." (K. Marx : "Le Capital", déjà cité, pg. 362).

Dans son ouvrage dit "Un chapitre inédit du capital" (Ed. 10/18) (2) , qui n'est en fait que la traduction en français du sixième chapitre de la version dite "primitive" en allemand, que le premier traducteur Joseph Roy n'a pas intégré à la version française, Marx définit très clairement cette phase du capitalisme où prédomine L'extorsion de survaleur absolue :

"J'appelle soumission formelle du travail au capital la forme qui repose sur la survaleur absolue, parce qu'elle ne se distingue que formellement des modes de production antérieurs sur la base desquels elle surgit spontanément (ou est introduite), soit que le producteur immédiat continue d'être son propre employeur, soit qu'il doive fournir du surtravail à- autrui." (K. Marx : "Un chapitre inédit du capital",

traduction et présentation de Roger Dangeville -Union Générale d'Edition-10/18,1971, pg. 202).

"Si la production de la survaleur absolue correspond à la soumission formelle du travail au capital, celle de la survaleur relative correspond à la soumission réelle du travail au capital (...). Si l'on considère à part chacune des formes de survaleur, absolue et relative, celle de la survaleur absolue précède toujours celle de la survaleur relative. Mais à ces deux formes de survaleur correspondent deux formes distinctes de soumission du travail au capital ou deux formes distinctes de production capitaliste, dont la première ouvre toujours la voie à la seconde, bien que cette dernière qui est la plus développée des deux puisse ensuite constituer à son tour la base pour l'introduction de la première dans de nouvelles branches de production." (Idem pg. 201)

"En fait, le mode de production spécifiquement capitaliste connaît encore d'autres modes d'extorsion de survaleur, mais, sur la base d'un mode de production préexistant, c'est-à-dire d'un mode donné de la force productive du travail, et du mode de travail correspondant au développement de cette force productive, la survaleur ne peut être extorquée qu'en prolongeant la durée du temps de travail, sous forme de survaleur absolue. La soumission formelle du travail au capital ne connaît donc que cette seule forme de production de survaleur." (Idem pg. 195).

Nous voyons ainsi en quoi, la phase de domination formelle se caractérise à la fois par la production de survaleur absolue et par la soumission formelle du procès de travail que le capital n'a pas encore transformé, n'a pas encore rendu pleinement conforme à son être de "valeur qui se valorise", laissant ainsi subsister chez l'ouvrier un mode de travail et une connaissance de celui-ci, proche de celui des modes de production pré capitalistes dont essentiellement celui féodal (3). C'est ce que nous appellerons le type de "l'ouvrier artisan" ou "ouvrier-professionnel" fier de sa qualification -réelle- et s'organisant essentiellement sur la base de son métier. Il est à ce niveau significatif de noter que les premiers syndicats ont entre autre pour origine les typographes ; ouvriers "surqualifiés" du Livre car devant nécessairement savoir lire et écrire.

"(. . .) Si le maintien des "secrets" au sein de la lignée du maître ouvrier reste l'exception, le " métier " , et ce de façon systématique et générale -pendant tout le XIXe siècle, constituera la pierre angulaire autour de quoi sera bâtie l'organisation ouvrière, sa capacité de résistance, sa force. C'est aux États-Unis, là encore plus qu'ailleurs, que les choses prennent la tournure la plus nette." (B. Coriat : "L'atelier et le chronomètre", Christian Bourgois éditeur, 1979, pg. 29).

Pour résumer cette première notion nous dirions avec G. Labica et G. Bensussan : "Ce qui est essentiel dans la subsumption formelle, c'est aux yeux de Marx :

a) *Le fait que l'assujettissement du travail au capital n'est pas dérivé d'un rapport sociopolitique mais de la seule maîtrise des conditions de travail par le capitaliste et, en conséquence, de la dépendance économique de l'ouvrier.*

b) *Le fait que "les conditions objectives et subjectives du travail font face à l'ouvrier comme capital", source de la mystification propre au rapport capitaliste/travailleur salarié, la force productive du travail se représentant comme force productive du capital." (G. Labica et G.Bensussan : "Dictionnaire critique du marxisme ", PUF, Paris 1982, pg. 1102).*

Le procès de travail bien que soumis au capital (dont l'une des définitions est bien celle du double procès de travail et de valorisation) n'est donc pas encore lui-même procès capitaliste de travail, de la même manière que l'ensemble de la société n'est pas encore pleinement subsumée par la logique de la valorisation. Ainsi, si globalement ; le mouvement ouvrier et ses diverses organisations restent exclus de la société civile dans la phase de domination formelle (interdiction des associations de producteurs, exclusion du droit de vote etc...) progressivement avec le développement du procès de soumission réel, le mouvement ouvrier est d'abord reconnu puis légalisé en tant que "partenaire" collectif au sein du MPC.

La charnière visible de ce processus progressif d'intégration se situe lors de la première guerre mondiale, où l'adhésion même de la très grande majorité du mouvement ouvrier social - démocrate (et anarchiste) au déclenchement de la guerre, au côté de ses différentes bourgeoisies nationales, a été "payée" en retour par une participation ouverte à l'État, matérialisée dans la plupart des pays capitalistes par la mise au point, après guerre, de mécanismes paritaires de gestion des rapports sociaux dont les corollaires' sont et étaient le consensus national et la paix sociale.

En ce sens, les syndicats "traditionnels" se sont pleinement intégrés à l'appareil d'État (phase de soumission réelle) en tant que représentants/gestionnaires collectifs du prix de la marchandise force de travail (gestionnaire du marché du travail). Ils sont l'ossature sociale du processus de réalisation de la démocratie ; sur le plan politique celui-ci s'exprime par l'existence de grands partis "ouvriers" -en tout cas du point de vue sociologique- sur le plan social, sous-tendant la représentation politique, les grandes centrales syndicales expriment le processus de démocratie sociale. Le prolétariat n'est pas conçu en tant que force révolutionnaire (classe au plein sens marxien) mais en tant que "masse" de vendeurs de leur -seule- marchandise ; la force de travail dont la valeur d'échange est le salaire et la valeur d'usage, la spécificité de créer une survaleur, une valeur nouvelle.

Pour revenir à la définition du concept marxien de la phase de subsumption formelle où prédomine l'extorsion de survaleur absolue, nous n'insisterons jamais assez sur le fait qu'il s'agit d'un processus dans le temps et dans l'espace qui trouve son point de départ dans l'utilisation par le capital (procès de valorisation) du procès de travail essentiellement inchangé, avant de progressivement transformer, révolutionner celui-ci par l'introduction de nouvelles conditions techniques développant la productivité du travail et abaissant ainsi la valeur même de celui-ci (développement de l'extorsion de la survaleur relative.

"Dès qu'il s'agit de gagner de la plus-value par la transformation du travail nécessaire en surtravail, il ne suffit plus que le capital, tout en laissant intacts les procédés traditionnels du travail, se contente d'en prolonger simplement la durée. Alors il lui faut au contraire, transformer les conditions techniques et sociales, c'est-à-dire le mode de production. Alors seulement, il pourra augmenter la productivité du travail, abaisser ainsi la valeur de la force de travail et abréger par cela même le temps exigé pour la reproduire." (K. Marx : " Le Capital", Livre II, pg. 9).

Ainsi, au sein même de la phase de subsumption formelle qui correspond globalement au 19^e siècle, se développe déjà dans les pôles de concentration capitalistes, le procès de subsumption réelle (en Angleterre par exemple, processus d'ailleurs largement décrit par F. Engels dans son ouvrage "La

situation de la classe laborieuse en Angleterre") bien que globalement, et surtout du point de vue mondial (au sein même du marché mondial), c'est encore le mode d'extorsion de survaleur absolue qui prédomine, qui ouvre la voie au développement de l'extorsion de survaleur relative et donc de la domination pleine et entière du mode de production spécifiquement capitaliste, car s'étant réellement et totalement approprié, de son point de vue, le procès de travail et l'ensemble de la société.

Comme le synthétise E. Balibar : "Dans la "subsumption formelle" au contraire, l'appartenance du travail au capital n'est déterminée que par sa non-propriété absolue des moyens de production, mais nullement par la forme des forces productives qui sont encore organisées selon les principes du métier. Le retour au métier, pour chaque travailleur, semble ne pas être exclu.

C'est pourquoi Marx dit que l'appartenance du travailleur au capital est ici encore accidentelle : *"Aux débuts du capital, son commandement sur le travail a un caractère purement formel et presque accidentel. L'ouvrier ne travaille alors sous les ordres du capital que parce qu'il a vendu sa force ; il ne travaille pour lui que parce qu'il n'a pas les moyens matériels de travailler à son propre compte."* ("Le Capital", Livre II, pg. 23). (L. Althusser -E. Balibar. "Lire le capital", éd. Maspero, tome II, PCM n 31, Paris 1970, pg. 219-220).

Nous pouvons ainsi voir de plus en plus au sein de la phase de soumission formelle, le développement de la domination réelle, dans certaines entreprises, branches d'industrie, pays entiers... déterminant une période que nous définirons comme "charnière" entre la phase de soumission formelle et réelle, et correspondant à la fin du 19^e siècle, début du 20^e. Cette période " charnière", où la prédominance de l'extorsion de survaleur absolue tend à se transformer en une prédominance d'extorsion de survaleur relative, est le plus clairement visible aux U.S.A. par l'introduction et la généralisation de l'O.S.T. - système Taylor (4) et les multiples conséquences que celle-ci provoquera tant dans la structure du capital que dans celle du prolétariat et de ses organisations. Mais, à ce niveau-ci de notre exposé, nous voulons surtout souligner le fait que si nous parlons de "prédominance" c'est parce que les deux modes d'extorsion de survaleur (absolue et relative) sont complémentaires et concomitants ; ce qui varie c'est le rapport entre eux, justement en terme de " domination", et leurs conséquences dans la transformation capitaliste du procès de travail (division du travail, " déqualification",...).

Les deux modes d'extorsion de survaleur se chevauchent ainsi et se développent réciproquement comme l'explique par ailleurs Marx très clairement : *"D'un certain point de vue historique la différence entre plus-value absolue et plus-value relative apparaît avant tout illusoire. La plus-value relative est absolue car elle implique la prolongation absolue de la journée de travail au-delà du temps de travail nécessaire à l'existence de l'ouvrier. La plus-value absolue est relative car elle implique un développement de la productivité du travail qui permet de limiter le temps de travail nécessaire à une partie de la journée de travail. Mais si on se représente le mouvement de la plus value, cette apparence d'identité d'espèce disparaît alors.*

Une fois le mode de production capitaliste instauré et devenu le mode de production général, la différence entre plus-value absolue et plus-value relative se fait perceptible dès qu'il s'agit d'accroître le taux de plus-value en général. Si on suppose que la force de travail est payée à sa valeur, on se trouve devant cette alternative: la force productive du travail et son degré normal d'intensité donné, le

taux de plus-value peut-être accru uniquement par une prolongation absolue de la journée de travail, d'un autre côté, avec une limite donnée de la journée de travail, le taux de plus-value ne peut-être accru que par le changement de grandeur relative de ses parties, le travail nécessaire et le surtravail, ce qui de son côté, le salaire ne devant pas tomber au-dessous de la valeur de la force de travail, présuppose un changement de productivité ou d'intensité du travail." (K. Marx : L.I. Werke, tome 23, pg. 532-34, cité par J. Camatte in "Capital et gemeinvesen", pg. 110).

Ces points du caractère indissociable de l'extorsion de survaleur absolue et relative, ainsi que du chevauchement des périodes de soumission formelle et réelle (évitant une vision simpliste qui nie les décalages dans le temps et dans l'espace entre les diverses aires géopolitiques) étant ainsi éclairés, nous pouvons passer plus à fond aux définitions de la survaleur relative et de la phase de domination réelle.

B. Survaleur relative et domination réelle

* L'apparition du mode de production spécifiquement capitaliste, comme le nomme Marx, c'est-à-dire du MPC s'étant entièrement soumis le procès de travail, est la condition pour l'extorsion de la survaleur relative.

"En se développant, les forces de production de la société, ou forces productives du travail, se socialisent et deviennent directement sociales (collectives), grâce à la coopération, la division du travail au sein de l'atelier, l'emploi du machinisme, et en général, la transformation que subit le procès de production grâce à l'emploi conscient des sciences naturelles, de la mécanique, de la chimie etc... appliquées à des fins technologiques déterminées, et grâce à tout ce qui se rattache au travail effectué à une grande échelle etc., ... (seul ce travail socialisé est en mesure d'appliquer les produits généraux du développement humain -par exemple les mathématiques- au procès de production immédiat, le développement de ces sciences étant à son tour déterminé par le niveau atteint par le procès de production matériel.).

Tout ce développement de la force productive du travail socialisé, de même que l'application au procès de production immédiat de la science, ce produit général du développement social s'oppose au travail plus ou moins isolé et dispersé de l'individu particulier, et ce, d'autant que tout se présente directement comme force productive du capital, et non comme force productive du travail, que ce soit celle du travailleur isolé, des travailleurs associés dans le procès de production, ou même d'une force productive du travail qui s'identifierait au capital." (K. Marx : "Un chapitre inédit du capital", Déjà cité, pg. 199-200).

" La soumission réelle du travail au capital se développe dans toutes les formes qui produisent de la survaleur relative, à la différence de la survaleur absolue. La soumission réelle du travail au capital s'accompagne d'une révolution complète (qui se poursuit et se renouvelle constamment) du mode de production, de la productivité du travail et des rapports entre capitalistes et ouvriers. La soumission réelle du travail au capital va de pair avec la transformation du procès de production que nous venons de mentionner : développement des forces de production sociale du travail et grâce au travail à une grande échelle, application de la science et du machinisme à la production immédiate.

D'une part le mode de production capitaliste qui à présent apparaît véritablement comme un mode de production sui-generis, donne à la production matérielle une forme différente; d'autre part cette modification de la forme matérielle constitue la base pour le développement des rapports capitalistes, qui exigent donc un niveau déterminé d'évolution des forces productives pour trouver leur forme adéquate." (K. Marx, idem pg. 218-219).

Pour résumer schématiquement nous dirions : mode de production spécifiquement capitaliste (MPC en phase de domination réelle) = coopération à grande échelle (grande industrie) + application de la science et du machinisme à la production immédiate (formation d'un procès de travail s'appuyant sur une technologie spécifiquement capitaliste).

"C'est comme système articulé de machines de travail qui ne reçoivent leur mouvement que d'un automate central par l'entremise de la machinerie de transmission que l'exploitation mécanisée a sa configuration la plus développée." (K. Marx : "Le Capital", Livre I, E.S., pg. 428).

La phase de domination réelle correspond donc bien à la réalisation pleine et entière du MPC en tant que mode de production spécifiquement capitaliste, en tant que mode de production "sui-généris". Il se caractérise par la prédominance de l'extorsion de survalueur relative, à savoir le développement du surtravail (travail non payé) relativement au travail nécessaire (travail payé = somme des salaires distribués) qui lui-même diminue, non pas du fait de l'allongement du temps de travail (bien que cela peut évidemment encore se passer), mais essentiellement du fait de la baisse de la valeur de la force de travail, baisse elle-même due à l'augmentation de la productivité (et de l'intensité) du travail permise par la transformation capitaliste du procès de travail.

Ainsi, l'introduction de nouvelles technologies due notamment à la concurrence et à la chasse au profit dit extraordinaire, augmente la productivité du travail (rapport entre le temps et la masse de marchandises produites) et fait diminuer la valeur des marchandises à l'unité dont celles entrant directement et indirectement dans la reproduction de la force de travail qui, en conséquence baisse également de valeur même si les salaires réels restent constants.

"Dans le cas de la survalueur absolue, il y a donc une baisse relative de la valeur du salaire comparée à la croissance absolue de la survalueur ; dans le cas de la survalueur relative, il y a baisse absolue de la valeur du salaire." (K. Marx : "Manuscrits de 1861-63", Ed. Sociales, pg. 366).

La baisse absolue de la valeur de la marchandise force de travail dont le corollaire est bien l'augmentation de la productivité/intensité du travail (augmentation du taux de survalueur, taux d'exploitation) est le moteur fondamental de l'extorsion de survalueur relative.

"La productivité du travail signifie le maximum de produits avec le minimum de travail, autrement dit des marchandises le meilleur marché possible. Dans le mode de production capitaliste, cela devient une loi, indépendamment de la volonté du capitaliste." (K. Marx : "Un chapitre inédit", déjà cité, pg. 222).

Nous avons déjà ici une claire définition de ce qui s'appellera plus tard la production de masse

notamment développée et théorisée par Ford et dont l' O.S.T. en est la condition. Comme le note G. Bensussan : *"Si dans la subsumption formelle, la subordination du travail au capital n'est déterminée que par le défaut de détention des moyens de production, elle est, dans la subsumption réelle, comme surdéterminée par la forme que revêtent les forces productives et qui rompt radicalement avec celle du métier. Alors, "la production capitaliste conquiert toutes les branches d'industrie où elle ne domine pas encore et où ne règne qu'une subsumption formelle." (G. Labica et G. Bensussan : "Dictionnaire critique du marxisme", PUF, déjà cité, pg. 1103).*

Du point de vue de la loi interne du capital (la concurrence pour la valorisation maximale entre capitaux individuels, branches et sections territoriales du capital social mondial) l'avènement de la phase de la grande industrie rend possible non pas l'apparition mais l'envol de la forme spécifiquement capitaliste de l'extorsion de la survaleur : la survaleur relative. Comme nous l'avons vu précédemment, l'envol de la survaleur relative n'exclut pas pour autant la survaleur absolue. Au contraire, à l'introduction massive des machines et de la science dans la production, correspond aussi une tendance à prolonger la journée de travail. Ceci afin de s'approprier le plus possible de survaleur extraordinaire, pendant l'intervalle de temps, de plus en plus court, où l'ensemble du secteur concerné ne possède pas de machines et une technologie aussi performantes. D'où la tendance du capital à combiner dans le même temps un allongement maximum de la journée de travail avec une réduction au minimum possible du temps de travail nécessaire et du nombre d'ouvriers nécessaires.

Il s'agit donc d'un double mouvement de prolétarianisation et d'expulsion d'ouvriers (constitution d'une armée de réserve de main d'œuvre) hors du procès de production immédiat. Pendant la soumission formelle, l'ouvrier contrôle jusqu'à un certain niveau le rythme de travail et les procédés de fabrication jalousement gardés de génération en génération, de père en fils. Pour pouvoir introduire des machines, il faut donc que le capital s'empare lui-même de ces "secrets de fabrication", car s'il n'est pas en mesure de connaître de manière précise le déroulement exact du procès de travail, il n'est pas non plus en mesure d'introduire des machines qui ne sont que la reproduction mécanique de ce procès de travail. L'O.S.T., trouve ainsi sa base objective (appropriation / transformation capitaliste du procès de travail) et, dans le même mouvement devient le vecteur essentiel de l'augmentation de la productivité du travail (survaleur relative).

Plus le nombre de machines introduites est élevé, et plus la dépendance de l'ouvrier vis-à-vis d'elles augmente. Après s'être emparée des méthodes de travail, la machine impose son propre rythme à l'ouvrier. Celui-ci devient un simple aide de la machine, une partie de celle-ci et lui est complètement assujéti. Parallèlement à cela, s'installe de fait une simplification au niveau de l'exécution du procès de travail qui échoit à l'ouvrier, ce qui permet l'introduction des femmes et des enfants en grande quantité dans la production. D'où dévalorisation considérable de la force de travail. Si au départ, seul l'homme travaillait, son salaire devait suffire à entretenir sa famille. Maintenant, la même famille, pour vivre a besoin des salaires de tous les membres qui travaillent, et ne vit pas mieux qu'auparavant puisque de ce fait, le salaire de l'homme a été considérablement amputé.

C'est donc avec la soumission réelle que la tendance inhérente des rapports capitalistes (produire le plus possible de survaleur) se réalise de façon adéquate grâce au développement de la "technique" et de la forme sociale du travail. Le mode de production capitaliste ne peut donc se développer réellement qu'en

passant par une "phase de transition" qu'est la phase de soumission formelle du travail au capital. Cette dernière prépare les conditions de production, les rapports de production nécessaires à la production non seulement de la survaleur, mais encore du capital. Ce n'est que sous le règne du capital que le procès de production devient unité du procès de travail et du procès de valorisation. Mieux, le procès de travail n'est que le moyen du procès de valorisation.

Comme le note E. Balibar : *"Le passage de la manufacture à la grande industrie inaugure ce que Marx appelle "le mode de production spécifique" du capitalisme, ou encore la "subsomption réelle" du travail sous le capital. Autrement dit, la grande industrie constitue la forme de notre relation qui appartient organiquement au mode de production capitaliste". (L. Althusser - E. Balibar : "Lire le capital II" ; déjà cité, pg. 127).*

"Dans la "subsomption réelle" de la grande industrie, l'appartenance du travailleur au capital est doublement déterminée : d'une part il ne possède pas les moyens matériels de travailler à son compte (la propriété des moyens de production) ; d'autre part la forme des "forces productives" lui retire la capacité de mettre en œuvre seul, en dehors d'un procès de travail coopératif organisé et contrôlé, les moyens de production sociaux." (Idem pg. 218).

Complémentairement au passage à la domination réelle se développe le processus de transformation du travail lui-même, le passage de ce que Marx appelle le «travail complexe» au "travail simple".

"Le travail complexe n'est qu'une puissance du travail simple, ou plutôt n'est que le travail simple multiplié, de sorte qu'une quantité donnée de travail complexe correspond à une quantité plus grande de travail simple. L'expérience montre que cette réduction se fait constamment. " (K. Marx cité in G. Beckerman : "vocabulaire du marxisme" PUF - Paris 1981, pg. 149).

Ce processus est bien évidemment développé grâce à l'introduction de l'O.S.T. qui "déqualifie" le travail de l'ouvrier ou plus exactement qui pousse toujours plus loin la séparation entre l'ouvrier et le produit de son travail. Nous touchons ici une polémique bien actuelle en sociologie du travail, et sans entrer longuement dans celle-ci, nous noterons avec M. Alaluf : *"La fonction de contrôle-surveillance, si elle reflète une transformation du travail, ne postule ni une recomposition du travail, ni une décomposition du travail, mais bien la séparation toujours plus grande du travailleur et du produit de son travail." (M. Alaluf : "Le travail qualifie-t-il l'ouvrier, in Critique régionale " Le travail en sociologie" n 14 Institut de sociologie ULB, Mars 1986).*

Ainsi, si le type de "l'ouvrier artisan" (ou ouvrier professionnel) en opposition schématique à l'ouvrier de la phase de soumission formelle avait effectivement une certaine qualification dans le sens d'une connaissance certaine d'un procès de travail essentiellement précapitaliste (artisanal), avec l'introduction du machinisme, de la science et de la grande industrie, le procès de travail se transforme, se bouleverse, se "révolutionne".

Mais cette transformation est bien plus une toujours plus grande aliénation (extranéisation) de l'homme par rapport à son outil, ses moyens de production (schématiquement d'outil prolongeant le travail de l'homme à l'homme devenant le serviteur de la machine) qu'une perte d'une mythique qualification qui

serait le propre du travail passé (en fait du travail artisanal). Il s'agit donc de faire particulièrement attention au concept de "qualification" qui, dans un sens vulgaire, verrait un ouvrier possédant de moins en moins de qualité et de connaissance alors que de fait, l'ouvrier de ligne (l'O.S. de la chaîne tayloriste classique) possède lui aussi une certaine qualification (qui n'a donc pas de substance en soi) , une connaissance et une formation spécifique lui permettant justement de s'intégrer adéquatement au système des machines. Ainsi s'il y a bien une transformation fondamentale dans le procès de travail et donc dans le travail lui-même il s'agit surtout de la voir comme le développement de l'extériorisation ("Ausserliehkeit") et de l'aliénation ("Entfremdung") du prolétaire face à son produit.

"L'activité des hommes va toujours plus divisée et ceci va de pair avec la division du travail et s'accroît avec elle. Les hommes deviennent des travailleurs (et des non-travailleurs) séparés par leurs travaux, etc..." (J. Camatte : "Capital et Gemeinwesen", d.cité, pg. 179).

"Dans la période de domination formelle, le capital ne parvient plus à s'assujettir et donc à s'incorporer la force de travail, elle lui est rétive, elle se rebelle au point de mettre en danger le développement de son propre procès, parce qu'il est totalement dépendant d'elle. Mais l'introduction des machines modifie tout cela. Le capital s'empare alors de toute l'activité que le prolétaire déploie dans la fabrique. Avec le développement de la cybernétique on constate que le capital s'approprie, s'incorpore le cerveau humain ; avec l'informatique, il crée son langage sur lequel doit se modeler celui des hommes, etc..." (J. Camatte. d.cité, pg. 113).

D'autres éléments pourraient encore être relevés (5) comme conséquence du passage à la domination réelle du procès de travail tels :

*Le développement du rôle de l'État représentant impersonnel et collectif du capital en tant qu'agent économique (matérialisé entre autre par les plans de type keynésien ; New-Deal au U.S. A., plan De Man en Belgique, etc...).

*Le changement dans la composition de classe ouvrière avec l'apparition de la figure de l'ouvrier de ligne (6) ainsi que le développement complémentaire d'une couche "d'ouvriers supérieurs" (s'identifiant en tant que producteurs isolés aux intérêts mêmes de l'entreprise) que la notion ambiguë "d'aristocratie ouvrière" a tenté de théoriser.

*L'intégration des grandes centrales syndicales à l'appareil d'État au travers d'une multitude de structures de négociations et de concertations sociales, base de la généralisation de la démocratie sociale et de la gestion paritaire du prix de la force de travail; les syndicats représentant de plus en plus le "marché du travail" face aux disponibilités d'emploi, devenant ainsi des syndicats de salariés et non, comme en domination formelle, des syndicats strictement ouvriers (cf. les changements dans la composition sociale des syndicats au 20^è siècle).

*Apparition de nouvelles couches sociales intermédiaires et essentiellement improductives ; les nouvelles classes moyennes liées au développement du travail improductif (dans le sens de la production directe de survalueur) et généralement identifiées au développement du "tertiaire"...

Après avoir ainsi tenté de "redéfinir" quelques concepts de la théorie marxienne des "deux

phases historiques de la production capitaliste", nous allons essayer de voir leur efficience explicative au travers de l'expérience du mouvement ouvrier américain. Mais avant cela, nous allons en quelques lignes tracer le cadre du développement économique et social des U.S.A. au 19^e siècle et ainsi, situer l'apparition de l'O.S.T. en tant que vecteur fondamental du passage à la domination réelle.

Notes du chapitre II

- (1) Nous emploierons préférentiellement l'expression de "survaleur" à la vieille formulation de "plus-value" et ce, conformément aux notes introductives de la nouvelle traduction du livre premier effectuée par Jean-Pierre Lefebvre pour les Éditions Sociales / Messidor, 1983.
- (2) Nous ne développerons pas ici tous les apports du Vie chapitre inédit du " Capital", nous référant pour cela à l'étude détaillée effectuée par J. Camatte in "Capital et Gemeinwesen", Ed. Spartacus, série B, n98 -1976-, reprenant elle-même les travaux de la revue "Invariance" (et notamment le texte " Le Vie Chapitre Inédit du capital et l'œuvre économique de Marx" in Invariance n 2, 1964 - 66).
- (3) Nous laissons volontairement de côté la problématique de la domination par le capital d'autres modes de production dont celui dit asiatique ou tributaire faisant l'objet de multiples débats n'entrant pas directement dans le cadre de ce mémoire.
- (4) Nous reviendrons plus loin sur une tentative de définition, du système Taylor en tant que vecteur essentiel du passage à la subsumption réelle (Voir Page 61).
- (5) Nous nous bornerons ici à relever ces éléments, tout en sachant que chacun d'eux pourrait faire l'objet de plus amples analyses et développements qui n'entrent pas directement dans l'objet de notre travail ou qui, plus exactement seraient des développements ultérieurs.
- (6) Appelé aussi, dans la tradition de "l'ouvriérisme italien", "ouvrier- masse" cf. M. Tronti "Ouvrier et capital", Éd. Christian Bourgois, Paris 1977).

III. QUELQUES MOTS SUR LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET SOCIAL DES U.S. A. ET SUR LA DÉFINITION DE L'O.S.T.

A. Le développement du MPC aux U.S.A.

* La spécificité du développement du capitalisme aux U.S.A. réside d'une part dans le fait qu'il s'agit d'une colonie de la principale puissance économique du 18^e et 19^e siècle (l'Angleterre) et que d'autre part c'est essentiellement par l'immigration (des hommes et des capitaux) que celle-ci va se développer jusqu'à ensuite s'autonomiser (guerre d'indépendance). Il ne s'agit donc pas d' un développement au sein et contre un mode de production préexistant (comme pour l'Europe au sein et contre la féodalité) mais il s'agit au contraire de l'exportation du MPC le plus "moderne" qui balayera les reliquats des modes de production " naturels " existant chez les populations autochtones (c'est en ce sens qu'il s'agit d'un développement "colonialiste").

La lecture du développement économique et social des U.S.A. est ainsi rendue particulièrement limpide au travers des vagues successives d'immigrations matérialisant de manière quasi photographique le développement et les besoins du capital. Ainsi lorsque Marx doit aborder la "théorie moderne de la colonisation "(chapitre XXXIII du Livre I du " Capital ") c'est bien évidemment au travers de l'émigration vers les U.S. A. qu'il développe son sujet ;

"D'une part, le courant humain qui se précipite tous les ans, immense et continu, vers l'Amérique, laisse des dépôts stagnants dans l'Est des États-Unis, la vague d'émigration partie d'Europe y jetant sur le marché du travail plus d'hommes que la seconde vague d'émigration ne peut emporter vers le "Far West". D'autre part, la guerre civile américaine a entraîné à sa suite une énorme dette nationale, l'exaction fiscale, la naissance de la plus vile aristocratie financière, l'inféodation d'une grande partie des terres publiques à des sociétés de spéculateurs, exploitant les chemins de fer, les mines, etc, en un mot, la centralisation la plus rapide du capital. La grande République a donc cessé d'être la terre promise des travailleurs émigrants. La production capitaliste y marche à pas de géant, surtout dans les États de l'Est, quoique l'abaissement des salaires et la servitude des ouvriers soient loin encore d'y avoir atteint le niveau normal européen." (K. Marx : "Le Capital", d.c., pg. 565-566).

Aux deux phases historiques de domination du MPC ont ainsi correspondu des vagues d'immigrations à caractères différents exprimant bien, pour nous, les caractéristiques mêmes différenciant ces phases. D'abord, au 18^e siècle et au début du 19^e, lors de la phase de soumission formelle, on a eu une immigration "blanche" d'ouvriers professionnels (ouvriers "artisans") en surnombre dans leurs pays d'origine, en particulier l'Angleterre.

"Cette entreprise aura pour but de trouver des emplois variés à nombre de chômeurs." (R. Hakluyt : "Discours sur la colonisation occidentale" cité dans H. Pelling : "Le mouvement ouvrier aux États-Unis", éd. Seghers, Paris 1965).

Une partie importante de cette vague était constituée de paysans pauvres d'Écosse, d'Irlande, d'Allemagne, Suisse,... mais surtout : *"Certains étaient d'habiles artisans, comme ceux qui s'établirent à Germantown en Pennsylvanie ; mais leur progrès social était entravé par des barrières linguistiques et aussi, parfois religieuses." (H. Pelling, o.c., pg. 20).*

Y- H. Nouailhat note de la même manière : *"L'immigration européenne n'est pas seulement rurale. Jusque vers 1870, il y eut un fort courant en provenance des centres industriels britanniques, notamment pendant les périodes de crises cycliques. Il s'agissait généralement d'artisans ou d'ouvriers qualifiés." (Y-H. Nouailhat : "Évolution économique des États-Unis du milieu du XIX^e siècle à 1917", société d'édition d'Enseignement Supérieur, Paris 1982, pg. 37).*

L'attribut de ce type d'implantation ouvrière était l'esclavage des noirs "importés" directement ou indirectement d'Afrique pour travailler essentiellement dans les plantations de tabac de Virginie, de Caroline du Nord ; dans les plantations de riz et d'indigo de Caroline du Sud et de Géorgie. Vers le milieu du 18^e siècle, par exemple : *"Boston était un centre industriel florissant où des artisans de toutes sortes, y compris des orfèvres et des carrossiers, trouvaient un marché pour écouler leurs produits et où l'établissement de certaines industries telles que les constructions navales et la cristallerie supposait l'existence d'une parfaite organisation." (H. Pelling, d.c., pg. 24).*

Comme le note Tench Coxe dans son livre "View of the U.S.A. " (1794) (toujours cité par H.Pelling) : *"Beaucoup des manufacturiers les plus prospères des États-Unis étaient de simples*

compagnons, parfois contremaîtres, dans des ateliers et manufactures d'Europe. S'étant montrés habiles, sobres et frugaux, ils se sont établis à leur compte aux États-Unis et en retirèrent de grands profits."

Il s'agit donc bien ici d'une immigration "blanche" et d'Europe du Nord (d'où le fameux qualificatif de " WASP ", White Anglo-Saxon Protestant) à très grande "qualification" mais dont cette dernière remonte essentiellement aux vieux métiers, à l'artisanat, même s'ils sont globalement porteurs des rapports sociaux capitalistes (le travail salarié). Il s'opère là un processus d'incorporation par le capital de procès de travail antérieurs même à celui adéquat à son être propre (celui-ci étant spécifiquement le procès de travail industriel). Le MPC dans sa phase de domination formelle se base ainsi encore sur un procès de travail précapitaliste bien qu'il le domine de son point de vue puisqu'il y a production de survaleur (et donc existence du travail salarié). Cette première vague d'immigration se situant au 18^e et au début du 19^e siècle va constituer le premier noyau fondamental de la classe ouvrière américaine dont, bien évidemment, les premières associations économiques, de résistance, exprimeront les caractéristiques, à savoir un regroupement sur la base du métier, plus proche des corporations que du syndicalisme (nous développerons cette question plus loin).

La première vague va donc nettement se différencier de la seconde (deuxième moitié du 19^e début du 20^e siècle) tant par l'origine géographique que par ses capacités professionnelles ou mieux dit, par son manque de qualification, c'est-à-dire sa non-possession d'un métier propre et donc sa disponibilité, sa "liberté" sur le marché de l'emploi en plein bouleversement. L'origine sociale de cette deuxième vague est essentiellement rurale quittant ainsi directement la campagne et les villages traditionnels du Sud ou de l'Est de l'Europe. Ces migrants vont quasiment sans transition (et après un voyage particulièrement éprouvant, bercés par toutes les illusions sur la "terre promise") se retrouver pour la plupart sur le marché du travail, parqués dans des ghettos nationaux et soumis à toutes les brutales désillusions face à la réalité capitaliste du "rêve américain".

"Dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle, les transformations économiques qui avaient poussé à l'émigration des habitants du nord et de l'ouest de l'Europe atteignent l'Europe de Sud et de l'Est. En Autriche-Hongrie, Italie, Grèce, Russie, l'augmentation de la population et la dislocation de la vieille économie rurale provoquent les déplacements massifs de population (...). En 1896, la "nouvelle" immigration domine et, en 1914, elle représente plus de 80% des nouveaux arrivants. D'une façon générale, ces "nouveaux" immigrants sont plus pauvres que les anciens, aussi peu instruits, plus souvent de passage, moins politiquement éduqués, et avec une plus forte proportion d'hommes célibataires (...). D'une façon générale, les "nouveaux" immigrants préfèrent les villes, attirés par les occasions d'emplois. Cette préférence pour la vie urbaine donne aux cités américaines une allure très particulière à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Vers 1910, le tiers de la population des douze plus grandes villes du pays est formé de personnes nées à l'étranger et un autre tiers est composé des enfants des immigrants. New-York possède plus d'Italiens que Naples, plus d'Allemands que Hambourg, deux fois plus d'Irlandais que Dublin. Chicago se vante d'avoir plus de Polonais que Varsovie, plus de

Tchèques que Prague ainsi que de plus grosses concentrations de Suédois, de Norvégiens, de Serbo-Croates et de Lithuaniens que toute autre ville américaine. Obligés par leur pauvreté à habiter les locaux les moins chers qu'ils puissent trouver, ces nouveaux arrivants vivent souvent dans les pires taudis. Des ghettos surpeuplés d'immigrants existent dans toutes les grandes villes américaines." (Y-H. Nouailhat, d.c., pg. 37,38-42).

Coriat renforce notre point de vue en différenciant les deux vagues d'immigration du 19^e siècle "mettant à jour des différences sociales éminentes dans les caractéristiques des forces de travail et dont l'intelligence est décisive. Car les deux "vagues" de migrants se différencient à la fois pour ce qui concerne le pays d'origine, les racines dont elles sont extraites et les conditions d'accueil qui sont faites aux U.S.A.". (B. Coriat : "L'atelier et le chronomètre", d.c. pg. 47-48).

B. Coriat différencie ainsi une vague de 1815 à 1860 qui "dans leur écrasante majorité (sont) des migrants originaires d'Europe de l'Ouest et du Nord." (pg. 48) et une deuxième vague : *"De 1880 à 1915 : pas moins de quinze millions d'immigrants nouveaux sont recensés aux États-Unis. Pour l'écrasante majorité, ils viennent de l'Europe de l'Est (Polonais, Hongrois, Moldaves, Tchèques, Roumains, Lithuaniens, Allemands,...) et du Sud (Italiens, Grecs, Arméniens). (Idem, pg. 51). A ces deux "vagues" d'immigration correspond un fantastique bouleversement dans les conditions d'exploitation de la classe ouvrière et dans le développement même du capital (introduction de nouvelles machines...passage progressif à la soumission réelle). "*

D'après Clarence D. Lang (Wages and Earning in the United States, 1860-1890) le nombre d'heures de travail par jour d'un ouvrier d'industrie était en 1860, en moyenne de 10,9 heures ; en 1890 ce chiffre est descendu à 10,1 heures soit une baisse de 7% étant entendu que la plupart des ouvriers travaillent 6 jours sur 7. Cette diminution relève bien évidemment de l'augmentation de la productivité du travail rendue possible grâce au bouleversement technique des facteurs objectifs de la production ainsi que d'une période où se sont développées les luttes ouvrières radicales et spontanées contre les nouvelles conditions de travail (cf. voir plus loin).

"En revanche, dans les usines de textiles du Sud, on travaillait souvent de 12 à 14 heures par jour en 1890 ; (...). Dans les aciéries très souvent, et ce jusqu'au début du XX^e siècle, les ouvriers travaillaient 7 jours sur 7 afin de conserver le même pouvoir d'achat, car les salaires avaient diminué dans ce secteur en 1880 et 1897. De 1890 à 1920, les améliorations sont sensibles : en 1910, la semaine de travail est en général de 55 heures, en 1920, de 50 heures. Selon Albert Rees, la journée de travail moyenne en usine descend de 10 heures en 1890 à 9,28 heures en 1914 cinq jours de la semaine, tandis que l'on travaille 4 ou 5 heures le samedi matin. Là encore, les ouvriers qualifiés bénéficient de meilleures conditions avec 44 heures par semaine en 1920. Les 12 heures de travail par jour se maintiennent cependant dans l'industrie métallurgique." (Y-H.Nouailhat, d.c., pg. 342-343).

De manière générale on note pour la période de 1870 à 1900, que nous avons qualifiée de "charnière", une nette augmentation des rémunérations moyennes.

"En dépit de l'immigration massive, les ouvriers américains réussissent à améliorer nettement

leurs rémunérations. D'après Stanley Lebergott, les rémunérations annuelles des ouvriers auraient représenté en moyenne (en dollars constants en pouvoir d'achat de 1914) :

\$ 347 pour la période 1865-1869

\$ 606 pour la période 1875-1879

\$ 503 pour la période 1885-1889

D'après Albert Rees, les salaires réels des ouvriers augmentèrent de 37% -soit à un rythme annuel de 1,3%- entre 1890 et 1914. Pour Lebergott, le salaire annuel moyen en dollar 1914 est de :

\$532 pour la période 1895-1899

\$606 pour la période 1901-1905

\$685 pour la période 1911-1915

Il faut ajouter que beaucoup d'ouvriers et notamment les mineurs ne touchaient pas tout leur salaire en espèces : ils recevaient des bons à utiliser dans les magasins de la compagnie ou bien recevaient une partie de leur salaire en nature." (Y- H. Nouailhat, d.c., pg. 341-342).

Les augmentations du prix de la force de travail et l'abaissement du temps de travail en ce moment historique crucial (période charnière) indiquent l'extraordinaire essor de la productivité (de l'exploitation intensive des producteurs de survaleur). Le nombre total des ouvriers d'usines augmente considérablement de 2. 3 millions en 1865 à 8, 3 millions en 1910 ; la production d'acier par ouvrier triple de 1870 à 1900 (cité par Nouailhat, d.c., pg. 327). La formation de la grande industrie est synonyme de concentration/centralisation des capitaux, par le mouvement de la concurrence et la poursuite de profits extraordinaires, moteurs et expressions des accroissements périodiques de la composition du capital.

"La fusion de l'American Can en 1901, par exemple, concerne 120 firmes et aboutit à une domination à 90% du marché. John Moody estime que 78 des 92 grandes sociétés étudiées par lui contrôlent 50% ou plus du marché, 57 en contrôlent 60% ou plus et 26, 80% ou plus. La plus grande partie de ces fusions se faisait dans le sens horizontal, c'est-à-dire entre des firmes concurrentes." (Y-H. Nouailhat, d.c., pg. 311-312).

Le tableau en bas, exemplifie le processus de fusion des capitaux de 1895 à 1914. De la même manière ce tableau nous indique de façon impressionnante, l'augmentation de capital de 1880 à 1912 et nous explicite l'extraordinaire croissance du capital et de sa composition organique (C/V). Distribution par secteurs de l'augmentation du stock de capital de 1880 à 1912 (en milliards de dollars à pouvoir d'achat de 1929). Source: Simon Kuznets, Capital in the American Economy: Formation and Financing, pp. 610-611. (Cf. Nouailhat. d.c., pg. 254).

D'autres éléments pourraient de la même manière exprimer les bouleversements dans la sphère productive, déterminant des transformations sociales fondamentales et, dialectiquement, en quoi ces transformations sociales renforcent d'autant les bouleversements économiques. Ainsi, la croissance de la population urbaine est un indicateur tant de la croissance/concentration du capital (nécessitant une masse croissante de travailleurs concentrés dans les villes) que des transformations sociales qu'impliquent nécessairement une croissance importante de la

population urbaine. Or, on note (2ème tableau), qu'entre 1860 et 1920, "l'augmentation de la population urbaine passe du cinquième à la moitié de la population totale en 60 ans". (Y-H. Nouailhat, d.c., pq. 348).

Année	Nombre d'entreprises disparaissant fusion	Capitaux correspondant à fusions (millions dollars)
1895	43	40,8
1896	26	24,7
1897	69 303	1 19,7650,6
1899	1 208	2 262,7
1900	340	442,4
1901	423	2052,9
1902	379	910,8
1903	142	297,6
1904	79	1 10,5
1905	226	243,0
1906	128	377,8
1907	87	184,8
1908	50	187,6
1909	49	89,1
1910	149	257,0
191 1	103	210,5
1912	82	322,4
1913	85	175,6
1914	39	159,6

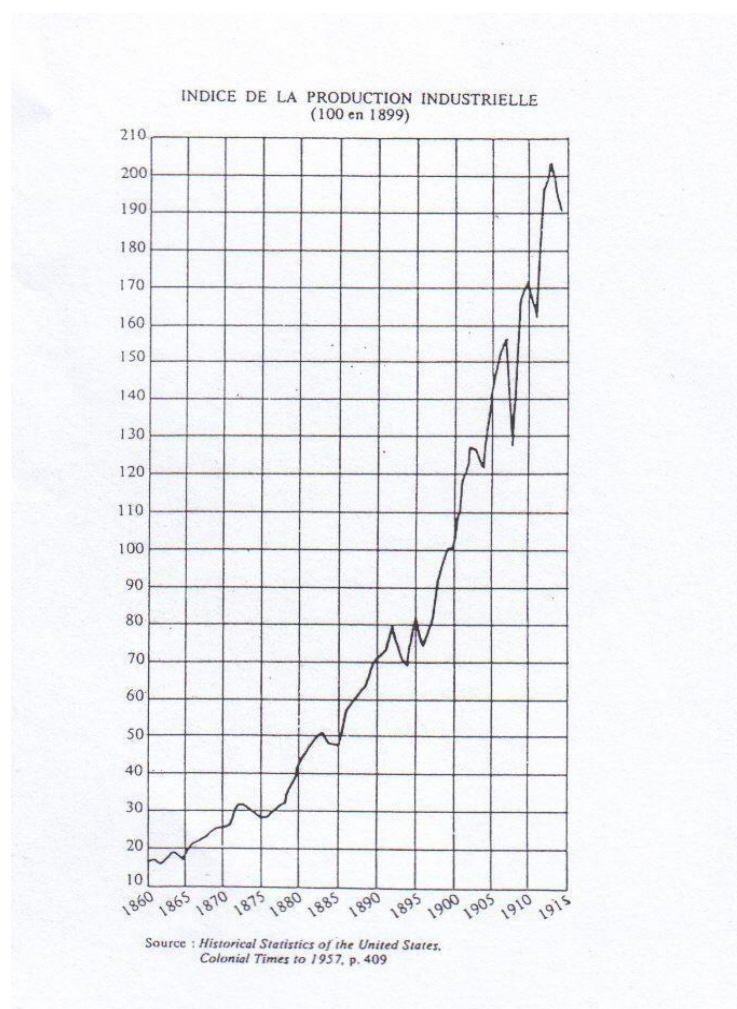
Ralph L., Nelson, *Mer Movements in Amen can Industry, 1895-19*, p.31. (Cf. Nouailhat. d.c ., pg. 308).

Secteur	1880-1890	1890-1900	1900-1912
1. Agriculture	0,7	1,5	4,7
2. Mines	0,5	0,7	1,9
3. Industries	2,6	3,2	8,1
4. Transports	4,7	4,5	12,0
Services publics			
dont Chemins de f.	(4,1)	(3,1)	(6,9)
Production	(0,1)	(0,5)	(2,3)
Total des biens de production	8,5	9,9	26,7
Constructions (privées gouvernementales	14,0	15,5	22,2
Formation totale du capital	22,5	25,3	48,9

Le tableau suivant, exemplifie parfaitement notre propos. (Source : Nouailhat, d.c., pq. 348).
Croissance de la population urbaine 1860 – 1920 :

Année	Pop. urbaine millions)	Pourcentage p. urbaine/ p. totale	Accrois. décennal de pop. urbain	Accrois D u % urbaine/ pop. totale
1860	6.2	20%		
1870	9.9	25	60%	25%
1880	14,1	28	42	12
1890	22,1	35	57	25
1900	30,2	50	37	14
1910	42,0	46	40	15
1920	54,2	51	30	11

Enfin, pour donner une vision d'ensemble du développement industriel aux U.S.A. durant la seconde moitié du 19^e siècle, début du 20^e, nous reproduisons le graphique de l'accroissement de la production industrielle de 1860 à 1915 qui, outre cet accroissement spectaculaire, matérialise également au sein même de l'accroissement des reculs exprimant les crises au sein des cycles de "croissance" (cf. par exemple la crise de 1893, et celle de 1907). (cf. Y-H. Nouailhat, d.c., pg. 221).



"Dans la décennie 1880-1890, la valeur ajoutée fait plus que doubler et la productivité du

travail augmente de presque 60%. En plus des avances technologiques qui se traduisent dans des investissements en capital et des améliorations dans les méthodes d'organisation de la production, une grande partie de la croissance de la productivité du travail peut s'expliquer par l'augmentation des montants du capital par travailleur. Les capitaux par ouvrier, en prix constants, augmentent de 700 dollars en 1869 à environ 2.000 dollars en 1899. (Selon Paul J. Uselding "Factor Substitution and Labor Productivity Growth in American Manufacturing 1839 - 1899", in "Journal of Economic History", sept. 1972, cité par Nouailhat o.c., pg. 225).

Il nous faut encore souligner que durant cette période charnière, différentes crises ont secoué la croissance industrielle des U.S. A. dont principalement celles de 1893 et 1907.

"Pour la seule année de 1893, cinq cents banques et seize mille entreprises industrielles font faillite et ferment leurs portes. Au début de 1894, un ouvrier américain sur quatre a perdu son emploi : Au total, près de trois millions de chômeurs." (Francis Lacassin : Préface à Jack London : "Les vagabonds du rail", U.G.E. 10/18, n779, Paris 1971, pg. 11).

"Cependant, la crise finit par s'installer aux États-Unis avec de nombreuses faillites de compagnies de chemins de fer et une débâcle boursière à New-York en 1893. L'industrie métallurgique est gravement touchée, le chômage et la misère ouvrière ne cessent de croître. L'allure du cycle américain culminant en 1892 est assez caractéristique : l'expansion a été longue -de 1885 à 1892- mais l'augmentation de la production relativement moins importante qu'au cours des deux précédentes phases d'expansion (...). Notons enfin que l'expansion a été coupée par deux récessions mineures en 1887 et 1890 tandis que la dépression est interrompue par une courte reprise, très marquée, en 1895 le cycle a duré 11 ans." (M. Niveau : "Histoire des faits économiques contemporains", P.U.F., Paris 1966, pg. 181-182).

Notons enfin que les cycles suivant seront ceux de 1897-1908 et de 1908-1921 marqués respectivement par la crise de 1907 et celle de 1913 préluant à la première guerre mondiale. Deux dates 1907 et 1913 elles aussi très importantes, comme nous le verrons dans le développement du mouvement ouvrier et dans l'émergence des I.W.W.

B. Quelques mots sur l'O.S.T.

* Tous ces différents éléments nous obligent à préciser de quels types de bouleversements techniques dans le procès de travail il s'agissait, et donc de définir en quelques mots le système Taylor ou mieux dit "L'Organisation Scientifique du Travail" (O.S.T.), en tant que cause et vecteur principal de cette fantastique croissance de la productivité du travail qui confirme et renforce l'appréciation de Marx sur les pas de géant de la production capitaliste aux U.S. A. Henri de Man, encore secrétaire général de la Centrale d'Éducation Ouvrière de Belgique (1918) définissait, après un voyage d'étude aux U.S.A., le taylorisme : *"Comme méthode d'organisation de la main-d'œuvre : la fixation dite scientifique des tâches par l'étude des temps élémentaires et l'introduction de méthodes de salaires impliquant des primes pour récompenser*

l'accomplissement d'une tâche fixée en un minimum de temps." (Henri de Man : "Au pays du taylorisme", édité par " Le Peuple", Bruxelles 1919, pg. 31).

Ou, pour employer les termes même de F.W. Taylor : *"L'étude des temps et des mouvements est la méthode scientifique exacte qui détermine la grande masse des lois qui gouvernent les mouvements humains les mieux appropriés, les plus faciles et les plus productifs." (Cité par H. de Man, idem pg. 31).*

Mais fondamentalement et de manière beaucoup plus "triviale" il s'agit d'abord et grâce à l'O.S.T. de lutter contre la "flânerie" et la paresse des ouvriers qui ont une production systématiquement inférieure à celle qui serait objectivement possible. Et pour ce faire, Taylor situe le cœur du problème ; le savoir-faire professionnel, la connaissance par les ouvriers de leur métier qui permet à ceux-ci de détenir une sorte de monopole de la connaissance "exacte" du temps de production.

R. Linhart définit ainsi cette problématique : *"Le système Taylor a pour fonction essentielle de donner à la direction capitaliste du procès de travail les moyens de s'approprier toutes les connaissances pratiques jusqu'alors monopolisées de fait par les ouvriers." (R. Linhart : "Lénine, Les paysans, Taylor", éd. du Seuil, Paris 1976, pg.79).*

Il s'agit donc bien, comme nous l'avons vu dans le chapitre sur " l'envol" de l'extorsion de la survalueur relative, du bouleversement capitaliste du procès de travail, grâce à la science et à la technologie afin de détruire la vieille liaison entre l'ouvrier artisan et son métier -phase de domination formelle-, pour conquérir le procès de travail et généraliser la division tayloriste entre tâches d'exécution (l'ouvrier de ligne) et tâches de conception (ingénieurs, cadres, . . .).

"Cette obligation de rassembler cette grande masse de connaissances traditionnelles, de l'enregistrer, de la classer, et dans de nombreux cas, de la réduire finalement en lois et règles, exprimées même par des formules mathématiques, est assumée volontairement par des directeurs scientifiques." (F.W. Taylor : "La direction scientifique des entreprises", Verviers, 1967, pg. 80).

Une des clés de l'O.S.T. réside ainsi, grâce à la destruction du vieux métier, dans une scission opérée entre les tâches de conception et celles d'exécution. Cette scission développe chez l'ouvrier répétant des milliers de fois par jour la même opération, de plus en plus un désintérêt, un manque d'initiative, une fatigue physique et psychique s'apparentant à une réelle torture. C'est d'ailleurs déjà ce que Marx avait critiqué lorsqu'il expliquait la production de survalueur relative. Cette séparation entre conception et exécution qui caractérise l'O.S.T. ne s'applique pas à la seule sphère du travail manuel, mais touche aussi le travail intellectuel où, de plus en plus -notamment avec la "taylorisation"- se développent des tâches exclusivement d'exécution, face à celles de conception.

"La facilité même du travail devient une torture, en ce sens que la machine ne délivre pas l'ouvrier du travail, mais dépouille le travail de son intérêt. La grande industrie achève la

séparation entre le travail manuel et les puissances intellectuelles de la production qu'elle transforme en un pouvoir du capital sur le travail." (K. Marx : "Le Capital", livre I, section IV : "La production de plus-value relative", pg. 300).

Marx avait décrit cette réalité lorsqu'il écrivait : "Ce que les ouvriers parcellaires perdent se concentre en face d'eux dans le capital. La division manufacturière leur oppose les puissances intellectuelles de la production comme propriété d'autrui et comme pouvoir qui les domine. Cette scission (...) s'achève (...) dans la grande industrie, qui fait de la science une force productive indépendante du travail et l'enrôle au service du capital." (K. Marx, Livre I, coll. de La Pléiade, pg. 903).

En caricaturant nous pourrions dire que la science "au service du capital" a remplacé dans la phase de domination réelle ce qu'était le métier aux mains des ouvriers, dans la phase de domination formelle. Marx avait envisagé cette problématique lorsqu'il écrivait :

"L'accumulation de la science, du savoir-faire et des forces productives en général du cerveau social, se trouvent, face au travail, absorbées par le capital et se présentent ainsi comme propriété du capital, et plus précisément du capital fixe, dans la mesure où elles entrent en jeu dans le processus productif bel et bien comme moyen de production... Le plein développement du capital se réalise (...) seulement lorsque (...) le processus de production dans sa totalité ne se présente plus comme lié au savoir-faire immédiat de l'ouvrier, mais comme emploi technologique de la science." (K. Marx : "Grundrisse", Tome II, éd. Anthropos, pg. 213-214).

Coriat insiste également sur cette fonction destructive du métier qui caractérise le système Taylor : *"pratiques antérieures, c'est d'avoir constitué le métier lui-même comme cible de l'attaque, comme obstacle à franchir. Il cherche non le moyen de la contourner comme fait la machine, de le "stimuler" comme on s'efforce de l'obtenir par des systèmes de salaires de plus en plus sophistiqués, ou de la diriger contre lui-même comme le fait le tâcheronnat, mais bien le moyen de le détruire comme tel. Ce faisant, Taylor procède à un changement radical de terrain dont le résultat historique sera de concevoir un type de procès de travail qui permettra le démarrage de la production de masse." (B. Coriat : "L'atelier et le chronomètre", d.c., pg. 45).*

R. Linhart synthétise ainsi l'O.S.T. : *"Ce mode d'organisation du travail porte à son paroxysme - au point où apparaît presque un "type idéal" - l'essence de la division capitaliste du travail : séparation du travail manuel et du travail intellectuel, de la conception et de la réalisation, du commandement et de l'exécution. Dans une analyse du mode de production capitaliste "pur", "l'Organisation Scientifique du Travail" de Taylor est la mieux placée pour incarner le procès de travail capitaliste ramené à son essence". (R. Linhart : "Lénine, Les Paysans, Taylor", d.c., Pg. 82-83).*

Pour notre part également l'O.S.T. représente le mieux la transformation/intégration du procès de travail par le capital (impliquant la destruction des vieux métiers) et fait ainsi correspondre la grande industrie à la totalité du marché de la force de travail. C'est ce caractère politique de l'O.S.T. qu'a remarqué Rolle dans son livre : "Introduction à la sociologie du travail" :

"La technique de Taylor suppose donc l'observation des hommes au travail mais prend pour acquis que l'individu n'est pas affecté une fois pour toutes à son poste : qu'il n'est donc propriétaire ni de son emploi, ni de sa façon de travailler, mais seulement de sa capacité de travailler. Dire que telle méthode est la meilleure pour une tâche donnée (allusion au fameux "There is always one method and one implement which is quicker and better than any of the rest"), c'est-à-dire qu'il existe une force, une habilité ou des connaissances particulières qu'il est possible de rencontrer dans une population qui dépasse le personnel de l'entreprise et englobe tous les demandeurs d'emploi accessibles " (Rolle : "Introduction à la sociologie du travail", Larousse, Paris 1971, pg. 49).

Cette question est d'importance car elle signifie, dans la période charnière de la fin du 19^e siècle l'existence d'une masse croissante de travailleurs (cf. la "seconde" vague d'immigration) qui va essentiellement se caractériser par sa disponibilité à effectuer n'importe quel travail; par sa non-possession d'un métier spécifique (différence d'avec la première vague d'immigration d'origine majoritairement rurale) et son extraordinaire mobilité essentiellement géographique. C'est ainsi que peut s'expliquer l'apparition de la figure légendaire des "hoboes" (dont une traduction approximative serait "vagabonds vivant en bandes") ou comme les appelle Jack London : "Les vagabonds du rail". Il est à noter qu'aux U.S. A. comme ailleurs le chemin de fer a été à la fois un important vecteur de la mobilité de la force de travail et un vecteur de l'apparition/généralisation de nouveaux modèles d'organisation du travail.

A la fois la percée du chemin de fer matérialise celle du M.P. spécifiquement capitaliste, mais entraîne en amont et en aval le développement technologique et industriel (sidérurgie...) comme le déplacement d'importants centres industriels (de l'Est vers l'Ouest). Enfin, il est évident que ce que nous avons très brièvement exposé sur le système Taylor se retrouvera développé, complété, approfondi... par les successeurs de Taylor, s'inscrivant tous, peu ou prou, dans l'O.S.T., même s'ils critiquent tel ou tel postulat de Taylor. Ainsi Ford perfectionnera et donnera au système Taylor une réalité pratique dans la production de masse.

"Chez Taylor, l'ouvrier soumis au "Time and Motion Study" reste souvent un "First class man" (ouvrier de première catégorie), dûment sélectionné et "entraîné", l'essentiel consistant dans la séparation du travail de conception d'avec celui d'exécution. De Ford, on dira qu'il développe Taylor et s'en distingue en assurant la "subdivision" du travail d'exécution lui-même, la parcellisation." (B. Coriat : "L'atelier et le chronomètre", d.c., pg.76).

H. Ford lui-même explicite ce mécanisme : *"A la fonderie par exemple autrefois tout le travail se faisait à la main et où il y avait des ouvriers qualifiés, il n'y a plus après rationalisation que 5% de modeleurs et de fondeurs réellement spécialisés. Les 95% restants sont "spécialisés" dans une seule opération que l'individu le plus stupide peut se rendre à même d'exécuter en deux jours. Le montage se fait entièrement à la machine..." (H. Ford : "Ma vie, mon œuvre", éd. Payot 1927, pg. 115, cité par Coriat).*

Ainsi, à ce fantastique bouleversement dans le procès de travail doit correspondre une "nouvelle classe ouvrière" sans attache professionnelle et totalement "libre" de s'adapter à la logique du

machinisme et de la production de masse, et dont le corollaire est le système de salaire aux pièces.

"Au début du XX^e siècle, est mise en place "l'Organisation Scientifique du Travail" (O.S.T.) , appelée aussi taylorisme. L'invention et l'utilisation de l'électricité vont encore augmenter le nombre et la complexité des machines, remplaçant de plus en plus l'outil individuel, permettant le renforcement de ce système de travail salarié de plus en plus parcellisé. La "valeur" d'un ouvrier n'est plus fondée sur son habilité et son tour de main, mais sur la vitesse d'exécution des mouvements qu'on lui impose, sur son rendement. (...). Ford y ajoute, vers 1920, le principe de la " chaîne", déplacement continu des produits à œuvrer devant les postes de travail, et fait d'une pierre deux coups : gagner du temps mort en réduisant les déplacements des travailleurs et mieux contrôler le rythme de travail en imposant une cadence de défilement." (Michel Kamps : "Automatisation et lutte de classe" in "Ouvriers et Robots", éd. Spartacus" n° 25B, Paris 1983, pg. 39).

De tous ces éléments que nous pourrions encore longuement développer et exemplifier, nous tirons essentiellement, et en concordance avec les concepts marxistes explicités au chapitre II (cf. pg.17), qu'il s'agit d'un extraordinaire développement du taux d'exploitation (PL/CV) correspondant au développement tant de la survaleur absolue ("gain du temps mort et lutte contre la "flânerie"), que de celle relative (productivité du travail) dont l'extorsion devient de plus en plus prédominante du fait même du développement de la force productive du capital (machinisme, science, communication...), qui en subsumant (et transformant) le procès de travail (le rendant parfaitement adéquat à son être de valeur en procès -soumission du procès de travail à celui de valorisation-) renforce le rapport social du salariat et développe encore plus l'antagonisme entre ouvriers et capital.

B. Coriat envisage sous forme de tableau les différentes modalités de l'extorsion de survaleur pour mettre en évidence celles de l'augmentation simultanée de l'intensité et de la productivité du travail, entraînant, une forte augmentation de la valeur produite (augmentation du taux d'exploitation) et de la quantité de biens produits (production de masse). (Cf. B. Coriat. o. déjà cité, pg. 122).

"Tous les progrès de la civilisation ou en d'autres termes, tout accroissement des forces productives sociales, if you want, de la force productive du travail lui-même, n'enrichissent pas l'ouvrier, mais le capital, et ce au même titre que les résultats de la science, des découvertes, de la division et de la combinaison du travail, de l'amélioration des moyens de communication, de la création du marché mondial ou de l'emploi des machines. Tout cela ne fait qu'augmenter la force productive du capital, et puisque le capital est l'opposé de l'ouvrier, ces progrès ne font qu'accroître sa domination matérielle sur le travail." (K. Marx : "Grundrisse", tome I, éd. Anthropos, Paris 1968, pg. 255-256).

On peut donc définir avec Michel Aglietta le taylorisme comme *"l'ensemble des rapports de production internes au procès de travail qui tendent à accélérer la cadence des cycles de gestes sur les postes de travail et à diminuer la porosité de la journée de travail. Ces rapports*

s'expriment par des principes généraux d'organisation du travail qui réduisent le degré d'autonomie des travailleurs et les soumettent à une surveillance et à un contrôle permanent de l'exécution de la norme de rendement. Le taylorisme est entré en vigueur aux États-Unis dans les industries de la transformation des métaux dès la fin du XIX^e siècle. Il est une réponse capitaliste à la lutte de classe dans la production lorsque le procès de travail est constitué de plusieurs segments dont chacun répond au principe mécanique, mais dont l'intégration repose toujours sur des rapports directs entre différentes catégories de travailleurs." (M. Aglietta : " Régulation et crises du capitalisme -L'expérience des États-Unis ", Calmann-Lévy, Paris 1976, pg. 94).

Et ici, M. Aglietta touche une question qui nous apparaît comme importante, à savoir la transformation capitaliste du procès de travail, non seulement comme conséquence "logique" du développement du MPC mais aussi comme réaction, comme "réponse capitaliste" à la lutte de classe dans le procès de travail encore formellement soumis au capital. Ainsi, la lutte de classe et donc, la classe ouvrière retrouve sa fonction centrale, non seulement en tant "qu'agent économique" -objet réifié du MPC-, mais en tant que sujet actif, "classe pour soi", expression vivante des contradictions internes à la production capitaliste ; fossoyeur du vieux monde.

"Mais la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui la tueront, elle a produit aussi les hommes qui les manieront : les ouvriers modernes, les prolétaires." (K. Marx, F. Engels : "Le manifeste du Parti Communiste -1848- ", éd. 10/18, Paris 1962, pg. 27).

Le facteur "lutte de classe" est donc à la fois une "cause" additionnelle à la transformation capitaliste du procès de travail, et en "retour dialectique", une conséquence de cette transformation renforçant ainsi d'autant cette dernière. Cette remarque sur le facteur lutte de classe peut en plus être mise en liaison avec celle sur le caractère "nouveau" du prolétariat "américain" (immigrant de la 2^{ème} vague), extrêmement précarisé et très mobile, ce qui nous permettra de mieux comprendre l'émergence spontanée d'un mouvement ouvrier radical correspondant notamment à ces caractéristiques de précarité et de mobilité (cf. plus loin). Ces quelques éléments économiques et sociaux nous font ainsi entrevoir le cadre dans lequel va évoluer le mouvement ouvrier "américain" et ses différentes formes organisées, qui ne sont en fait que l'expression des divers intérêts (parfois contradictoires) qui vont à la fois le constituer et le diviser. Nous avons ainsi les quelques éléments "objectifs" nous permettant de mieux comprendre le caractère exceptionnel à plus d'un titre, de l'expérience ouvrière aux U.S. A. dans les années charnières de la fin du 19^e, début du 20^e siècle.

IV. LE MOUVEMENT OUVRIER AMÉRICAIN ET L'EXEMPLE DES INDUSTRIAL WORKERS OF THE WORLD (I.W.W.)

A. Le mouvement ouvrier dans la phase de domination formelle

*Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, une série de facteurs objectifs (dont la transformation du procès de travail) vont déterminer, fin du 19^e siècle, les caractéristiques de

la lutte ouvrière aux U. S. A., dont les travailleurs de la 2ème vague d'immigration vont être les principaux protagonistes. Précédemment, le mouvement ouvrier (première vague d'immigration) se caractérise par une organisation/association basée sur la défense du métier et des travailleurs-ouvriers professionnels blancs. Les premières associations ouvrières correspondent donc à ce type de composition de classe -"ouvrier-artisan"- constituées par des professionnels imprégnés d'idéologies petite bourgeoises ; défense du métier et de la nationalité.

Ces attitudes s'accompagnent d'un certain racisme et du refus de s'organiser avec les masses "non-qualifiées" ainsi qu'avec le prolétariat de couleur. On note ainsi une multitude d'associations corporatives, des "Chevaliers de St Crépin" (ouvriers bottiers) au plus célèbres "Knights of Labor". Sur ces "Chevaliers du travail", Engels dira dans la Préface à l'édition américaine (1887) de "La situation de la classe laborieuse en Angleterre ", qu'ils présentent en même temps "qu'un esprit insurrectionnel, les mômeries les plus moyenâgeuses. Et, il est clair que la structure quasi féodale des "Knights of Labor" correspondait entièrement au mode de travail dont ils étaient le produit et *"s'avérer a totalement inadaptée aux nouvelles conditions de la lutte imposées à la classe ouvrière américaine"*. (Cité par B. Coriat : *"L'atelier et le chronomètre"*, d.c., pg. 54).

De la même manière, D. Guérin note que : *"Les Chevaliers du travail échouèrent sur un point décisif : ils ne réussirent pas à trouver une solution au problème des rapports entre ouvriers qualifiés et non-qualifiés (...) en plus d'un cas, les Knights mirent leur organisation, dont la force numérique provenait des non-qualifiés, au service des revendications particulières des qualifiés."* (Guérin D. : *"Le mouvement ouvrier aux États-Unis de 1866 à nos jours"*, petite collection Maspero, F.M. n23, Paris 1976, pg. 31).

Un tel syndicalisme archaïque fait de romantisme radical et de défense d'un mode de travail précapitaliste a largement imprégné l'origine du mouvement ouvrier aux U.S.A. L'introduction de nouvelles machines utilisables par une main d'œuvre non qualifiée sonna le glas de nombre de ces associations en réduisant la demande de ce type de force de travail.

"En conclusion, on peut dire que le machinisme conduit d'une part, au travail associé et organisé ; d'autre part à la dissolution de tous les rapports sociaux et familiaux ayant existé jusqu'ici." (K. Marx : *"Extrait du protocole de la séance du Conseil Général, 28 juillet 1868"*).

Les ouvriers professionnels, idéal type de "l'ouvrier artisan féodal" vont, par la suite (1886) se regrouper dans l' "American Fédération of Labor" (1) dirigée par Gompers, qui exprimera ouvertement la tendance des syndicats à devenir des organismes étatiques de sauvegarde de la marchandise force de travail "qualifiée et blanche", comme le montre les liaisons étroites entre l'A.F.L. et l'American Protective Association -association pour la "protection des droits des américains d'origine"-.

"Le gompérisme (les américains disent : gompersisme) repose sur l'idée que l'ouvrier qualifié, étant rare et recherché, doit par une organisation monopoliste fermant jalousement ses portes aux nouveaux venus, se faire plus rare et plus désirable encore, et ainsi armé, vendre au plus

cher ses services, en ne se souciant ni des autres ouvriers qualifiés, eux aussi pourvus d'un monopole garanti par une Charte constitutive, ni des ouvriers non-qualifiés, abandonnés à leur triste sort. (...) Chaque syndicat de métier étant lié aux employeurs par des contrats expirant à des dates différentes, aucun métier ne veut se risquer à rompre un contrat en cours pour voler au secours d'un autre métier en grève. Et ainsi, tandis que les uns se battent, les autres s'abstiennent de les assister ; et chaque métier est battu séparément." (D. Guérin. d.c., pg. 33).

D'autre part, les ouvriers d'immigration plus récente et d'origine rurale (slaves, russes, austro-hongrois, italiens, "juifs", chinois,...) non-qualifiés qui étaient importés en nombre pour travailler dans les grandes concentrations industrielles, substituant au procès de travail manufacturier celui fondé sur le machinisme et l'approfondissement de la division du travail, vont de plus en plus déferler sur le marché du travail.

"De 1886 à 1898, le nombre d'adhérents de l'A.F.L. progresse lentement : 100.000 adhérents en 1890, 278.000 en 1898." (Y-H. Nouailhat. déjà cité, pg. 332).

Face à l'éclatement de ce marché, l'A.F.L. défendra une position de "closed shop", c'est-à-dire d'admission exclusive dans l'entreprise de la main d'œuvre syndiquée, ce que le patronat voyait par ailleurs d'un œil favorable, puisque cette politique était une garantie de paix sociale. De plus, l'A.F.L. déclara son hostilité à la montée de l'influence socialiste représentée par des militants tels Eugène V Debs et surtout Daniel De Léon, ainsi que l'influence anarchiste qui, s'appuyant sur la réalité de la politique corporatiste et petite-bourgeoise de l'A.F.L., essayait de démontrer la validité de ses positions d'apolitisme indifférentiste.

"Je veux vous dire à vous, les socialistes, que j'ai étudié votre philosophie, lu vos traités d'économie politique, et non les moindres, étudié vos ouvrages de base tant en anglais qu'en allemand (...) Et ce que je veux vous dire, c'est que non seulement je ne suis pas d'accord avec vos théories mais que je ne le suis pas non plus avec votre philosophie. Sur le terrain de l'économie, vous êtes sans solidité, sur les questions sociales, vous vous êtes trompés, sur le plan industriel vous êtes chimériques". (Gompers, 1903, cité in Henri Pelling : "Le mouvement ouvrier aux États-Unis", éd. Vent d'Ouest, Paris 1965, pg. 133-134).

"Gompers se préoccupait aussi d'acquérir pour le mouvement ouvrier un plus grand prestige auprès des employeurs. Il voulait les habituer à l'idée qu'un syndicat conscient de ses responsabilités était pour une entreprise plutôt un atout qu'un inconvénient. (...) Gompers s'efforça d'utiliser la National Civic Fédération comme moyen d'influence. C'était une société fondée en 1900 pour permettre la rencontre des leaders de différents groupes sociaux afin d'éliminer les causes de trouble et d'agitation sociale." (H. Pelling. idem, pg. 118).

La période charnière du début 20^e siècle, fin du 19^e illustre ainsi le double mouvement :

1) au sein du MPC, la réalisation pleine et entière de la substance du capital par l'achèvement/domination d'un mode de production spécifiquement capitaliste (comme le dit Max).

2) au sein du mouvement ouvrier en tant que conséquence et cause de la formation d'un mode

de production spécifiquement capitaliste, la scission de classe entre les syndicats "traditionnels" (constitués dans la phase de domination formelle du procès de travail par le capital) et les nouvelles associations de la lutte économique et politique classiste qui sont issues de la nouvelle composition technique du capital.

Comme le signifiera clairement les Statuts des Industrial Workers of the World : "Entre ces deux classes il doit y avoir lutte, jusqu'à ce que les ouvriers du monde entier s'organisent comme classe, prenant possession de la terre et des instruments de production et abolissent le système du salariat (...). Au lieu de la devise conservatrice : "A fair day's wages for a fair day's work", nous devons inscrire sur notre drapeau le mot d'ordre révolutionnaire : Abolition du salariat." (Cf. Préambule de 1908 des statuts des I.W.W. in "Larry Portis : " I.W.W. et syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis", éd. Spartacus, M 2587, n 133B ; Paris 1985, pg. 139).

Mais, avant de développer plus avant le mouvement exemplaire des I.W.W., nous allons en quelques lignes situer le climat social et les caractéristiques des luttes spontanées se déroulant en prélude à la fondation des I.W.W.

B. Exemples typiques de la lutte ouvrière fin du 19^e siècle

* En dehors de la politique de collaboration de classe représentée par l'A.F.L., le mouvement ouvrier va déclencher de fantastiques mouvements de lutte dont l'exemple le plus célèbre est certainement celui de "Haymarket square", le premier mai 1886 (origine historique de la "fête" du 1er mai) qui vît la pendaison des cinq leaders du mouvement : les martyrs de Chicago. C'est à la suite de l'exclusion des 1.200 ouvriers de l'usine Mac Cormick de Chicago, en février 1886, au moment des préparatifs de la grande grève pour imposer la réduction de la journée de travail à 8 heures, que de violentes manifestations éclatent. A la suite de la provocation policière (démontrée par la suite lors du procès qui réhabilitera les martyrs) les 6 leaders du mouvement sont condamnés à mort (5 pendus et 1 suicidé). Les déclarations de ces militants parlent d'elles-mêmes.

"La guerre de classe a commencé.

Des ouvriers ont été fusillés hier devant l'établissement Mac Cormick.

Leur sang crie vengeance !

Le doute n'est plus possible.

Les bêtes fauves qui nous gouvernent sont avides du sang des travailleurs !

Mais les travailleurs ne sont pas du bétail d'abattoir.

A la terreur blanche, ils répondent par la terreur rouge. Mieux vaut mourir que vivre dans la misère !

Puisqu'on nous mitraille, répondons de manière que nos maîtres en gardent longtemps le souvenir.

La situation nous fait un devoir de prendre les armes !

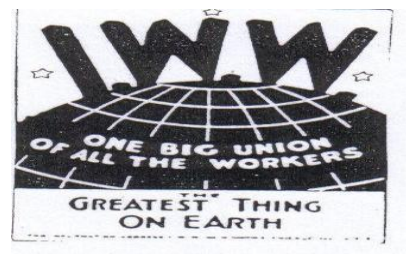
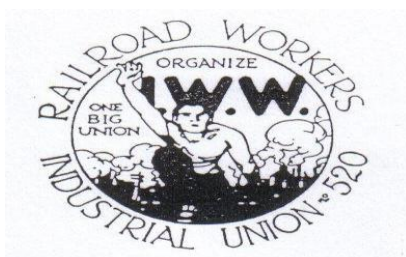
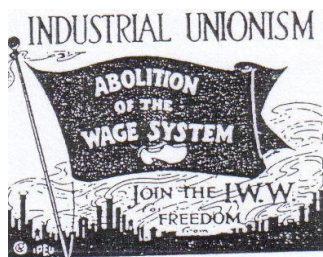
Hier soir, pendant que les femmes et les enfants pleuraient leurs maris et leurs pères tombés sous les balles des assassins, les riches emplissaient leurs verres et buvaient, dans leurs somptueuses demeures, à la santé des bandits de l'ordre social...

Séchez vos larmes femmes et enfants qui pleurez ! Esclaves, haut les cœurs !

Vive l'insurrection !"

(Parsons et Spies : "Martyrs de Chicago" in "Le 1er mai à travers le monde", éd. Librairie Sociale, Paris 1914).

Nous pourrions ainsi multiplier les exemples de luttes radicales et de répressions féroces. A titre d'exemple et pour situer l'âpreté des conflits, citons encore la grève en 1892 aux usines Carnegie à Homestead (Pennsylvanie) dirigée par un certain H.C. Frick : *"Frick réagit en mobilisant un corps de trois cents gardes Pinkerton qu'il envoya de nuit en bateau, par la rivière. Mais les grévistes furent alertés et lorsque les gardes tentèrent de débarquer, la bagarre éclata : neuf ouvriers et trois gardes furent tués. Au bout de treize heures, les Pinkertons se rendirent et la grève se poursuivit. La garde nationale de Pennsylvanie entra alors dans les usines et, sous sa protection, on y introduit des briseurs de grève."* (Cité par H. Pelling. o.d.cité, pg.115).



C'est dans ce climat social et face au syndicalisme de collaboration de classe en voie d'étatisation, comme nous l'indiquera clairement par la suite le fait que Gompers acceptera en 1916 de rentrer dans le Conseil de la Défense Nationale pour y prendre la présidence de la Commission du Travail, en apportant donc par ce biais un soutien ouvert au Président Wilson, et à la participation à la première guerre mondiale, que va se constituer, à l'autre pôle, en juin 1905, l'Industriel Workers of the World, I.W.W. ou encore "Wobblies" qui signifie, dès la première phrase de ses Statuts : *"La classe ouvrière et la classe des employeurs n'ont rien de commun"*. (In Larry Portis, d.c., pg. 118).

C. Les I.W.W.

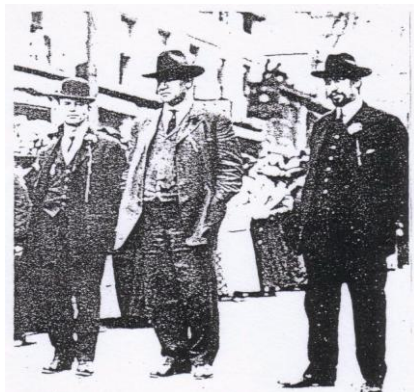
* Dès leur fondation, les I.W.W. vont regrouper plus ou moins 100.000 membres, organiser ce prolétariat nouveau et se battre le plus souvent les armes à la main contre les milices privées Pinkertons et autres gardes nationaux, mais également contre l'A. F.L. qui *"refusait de se joindre aux grèves ce qui lui aurait amené de nouveaux adhérents pris parmi des immigrants récents et non spécialisés."* (H. Pelling, déjà cité, pg. 140).

Comme l'indique L. Portis : *"Ce manque de cohérence de la pensée syndicale et ce refus de cohésion face au patronat laissent la voie libre à tous les abus, les compromissions et les corruptions. La création des I. W.W. répondra en 1905 à ce manque et à ce refus tout en indiquant que l'évolution politique de la classe ouvrière américaine avait atteint une nouvelle phase. Évolution qui prouvait que le contenu révolutionnaire de la pensée marxiste et anarchiste avait été assimilé par une minorité agissante de travailleurs et que les formes établies de l'organisation syndicale se révélaient incapables d'exprimer globalement les intérêts du prolétariat. Effectivement, la nouvelle composition sociale de la classe ouvrière, résultat de la transformation du capitalisme américain en une économie industrielle à grande échelle exigeait un syndicalisme industriel ou plus adapté."* (L. Portis : *"I.W.W. et le syndicalisme révolutionnaire..."*, déjà cité, pg. 12).

Il est à noter avec Y-H Nouailhat que "Si l'A.F.L. s'intéressait aux ouvriers spécialisés ou semi-spécialisés, groupés dans les syndicats de métier, elle laissait encore de côté en 1910, 90% des ouvriers américains non syndiqués et notamment tous les ouvriers non spécialisés. Les noirs étaient également exclus des syndicats de l'A.F.L. (O. déjà cité, pg.333). Ainsi à la fois du point de vue idéologique, du point de vue de la composition de classe, que de celui structurel, de l'organisation elle-même, les I.W.W. vont se situer en rupture d'avec le syndicalisme "traditionnel". La structure industrielle d'organisation par branche d'industrie, le point de vue directement internationaliste (comme la tendance de faire des I.W.W. une organisation internationale), la souplesse dans la capacité à s'adapter aux luttes et au prolétariat mobile et précaire, vont ainsi correspondre pleinement au prolétariat nouvellement arrivé.

"Exclu par les syndicats qui n'envisageaient pas de défendre cet apport de main d'œuvre non qualifiée et exploitée par les patrons, le nouveau prolétariat vivait ce rejet dans des conditions épouvantables. C'est en partie par opposition à cet état de fait de l'organisation du travail et pour contrer les tendances réactionnaires et corporatistes des organisations syndicales, l'A.F.L. (American Fédération of Labor) en particulier, que les I.W.W. ont tendu tout leur effort pour rassembler qualifiés et non-qualifiés dans une même organisation destinée à devenir le véhicule principal d'un mouvement révolutionnaire. " (L. Portis. *Idem*, pg. 11).

Les I. W.W. vont ainsi très rapidement regrouper des milliers de militants conformément à leur slogan "One Big Union", mais aussi toutes les différentes tendances et personnalités de la "gauche radicale".



De gauche à droite : Adolph Lessig, Big Bill Haywood et Carlo Tresca défilant dans les rues de New York avec les grévistes de Paterson le jour du spectacle donné au Madison Square Garden, le 7 juin 1913.

"Il est à remarquer que le jour inaugural du Congrès a rassemblé des héros de la lutte révolutionnaire nord-américaine, mondialement reconnus, dont certains demeurent encore des légendes de nos jours comme William "Big Bill" Haywood de la Western Fédération of Miners, célèbre par le rôle qu'il jouera au sein des I.W.W., Daniel De Léon du Socialist Labour Party, A. Simons du Socialist Party, Lucy Parsons, veuve d'Albert Parsons, martyr de Haymarket, "Mother Jones" figure bien connue des United Mine Workers." (L. Portis. idem, pg. 44).

Nous pouvons ajouter à cette liste des personnalités qui deviendront postérieurement célèbres, telles James P. Cannon, John Reed, James Connolly et l'anarchiste Emma Goldman. En contrepoint à ces forces révolutionnaires, l'A.F.L. va s'associer toujours plus à l'avant-garde du patronat américain, devenant le fervent défenseur de l'O.S.T., ce qui permettra à sa base corporative et qualifiée de bénéficier des postes de maîtrise ouverts grâce à la division tayloriste entre exécutants et concepteurs, ainsi que des "bienfaits" du salaire aux pièces.

"Gompers encouragea cependant une nouveauté ; mais qui restait cependant dans la ligne de sa politique générale. Il approuva explicitement "la gestion scientifique", cette technique nouvelle d'amélioration du rendement du travailleur par l'analyse de la durée d'exécution et par un judicieux aménagement des primes de rendement." (H. Pelling, déjà cité, pg. 158).

Comme nous l'avons vu, les syndicats de métier de la phase de domination formelle détiennent aussi bien la connaissance du procès de travail que celle du temps nécessaire à la production des marchandises. L'introduction du machinisme et surtout de l'O.S.T. brisera ses paramètres, instituant le monopole de la gestion du temps de travail aux mains capitalistes.

Si dans un premier temps le "vieux" syndicalisme s'opposa à la division temps/mouvement qui mettait à mal les bases mêmes de son existence, il s'adapta rapidement aux nouveaux bouleversements du mode de production pour devenir ensuite le représentant privilégié d'une fraction du marché de la force de travail (les anciens ouvriers, blancs, chrétiens, qualifiés,...) pour plus tard accompagner l'établissement du mode de production spécifiquement capitaliste, en devenant un rouage étatique auquel était confiée la maîtrise des conflits sociaux par la gestion du salaire individuel et de la plus-value sociale.

La base sociale des syndicats devenus "syndicats d'État" (cf. A.F.L.- C.I.O., fusionnés en 1955) n'est plus alors celle des anciennes associations de métier, elle s'est élargie à la société civile toute entière bien que ceux-ci maintiennent une sacrée méfiance vis-à-vis des ouvriers sans qualifications, sans "patrie" et sans "Dieux". Il en va de même pour le processus de séparation entre travail manuel et intellectuel qui se produisit à la suite de la division capitaliste du travail, vers la prestation d'un travail simple et le monopole du travail complexe par la classe ouvrière supérieure (venant des couches ouvrières plus et parallèlement au processus de "déqualification / dévalorisation" de la marchandise force de travail.

A la perte de la maîtrise du temps correspond la séparation croissante entre l'écrasante majorité d'ouvriers tendant qualifiées et d'origine plus anciennes). A ce stade, le machinisme ne permet plus la maîtrise du temps de travail par l'ouvrier et la connaissance du procès de travail ; le prolétaire est progressivement marginalisé du procès de travail par les machines : ce sont celles-ci qui désormais donnent la cadence et imposent les actes à celui-là. Nous appréhendons là un véritable "casse-tête" pour le mouvement ouvrier ; la formation d'un mode de production spécifiquement capitaliste soutenant tout à la fois l'augmentation vertigineuse de la valorisation par le travail humain lui-même dévalorisé et en perte de centralisé dans le procès de travail.

La mort du "contrôle ouvrier" sur le métier, la spoliation de la puissance productive de l'homme, son transfert à la machine par la fixation technologique du savoir social creusèrent la fosse du développement pacifique et régulier du mouvement ouvrier, enlevant ainsi toute rationalité au projet réformiste de prise de pouvoir par l'extension et le renforcement de la production coopérative. Celle-ci, qui était déjà dénoncée par Marx comme une illusion conforme au stade formel de la soumission du procès de travail au capital, se mua en un organe du capital au sein du mouvement prolétarien. Il en ira de même pour la transformation des associations corporatives de la phase de domination formelle en organismes intégrés au rouage de l'État dans la phase de domination réelle.

Plus que jamais, la pratique ouvrière élémentaire de défense, de lutte "économique" s'opposait de fait au syndicalisme "traditionnel" représenté par l'A.F.L. Le mouvement ouvrier s'organisa grâce au syndicalisme de lutte au sein d'une association prolétarienne, les I.W.W. qui par sa pratique quotidienne de "grèves sauvages", de sabotages, d'affrontements violents avec les "gardes blancs", gagna sur le terrain les galons d'organe nécessaire à la guerre de classe et ce, surtout dans les territoires de "l'Ouest sauvage". Le capital comprenant le danger des I.W.W. va très rapidement affirmer sans fard son terrorisme par le lynchage des grévistes, la chasse aux "rouges", la guerre ouverte aux "Wobblies", et aux "Hoboes" immortalisés par les récits de Jack London (cf. notamment "Le talon de fer", U.G.E. 10/18) et les chansons de Joe Hill (membre des I.W.W. et assassiné légalement). En s'opposant à la répression et à la passivité, voire la caution donnée par l'A.F.L. à la violence du capital, les I.W.W. regroupèrent rapidement des dizaines de milliers d'ouvriers.

"L'A.F.L. patronna une campagne de propagande qui dénonçait les I.W.W. comme étant anti-américains, criminels et sans moralité. Parallèlement à cette offensive de l'A.F.L.; le gouvernement fédéral accorda la journée de huit heures et créa des syndicats jaunes dans les mines et les scieries, mesures destinées à pacifier la majorité des travailleurs et à prévenir toute recrudescence de l'activité des Wobblies". (L. Portis, déjà cité, pg. 113).

Mais les I.W.W. n'étaient pas un "simple" organisme de défense "trade-unioniste", ils combattaient grâce à la lutte économique dans le but avoué de l'abolition du salariat et pour la destruction du régime capitaliste, appliquant ainsi la tactique marxiste de ne jamais limiter le conflit à ses aspects économiques d'opposition à la dévalorisation de la marchandise force de travail, mais d'en faire un puissant levier de la lutte révolutionnaire contre la marchandise et le capital.

"Le but final du mouvement politique de la classe ouvrière est naturellement la conquête du pouvoir politique à son profit, ce qui implique de toute nécessité qu'au préalable une organisation suffisamment développée de la classe ouvrière naisse et grandisse à partir de ses luttes économiques mêmes. (...) C'est de cette manière que tous les mouvements économiques isolés des ouvriers se développent partout en mouvement politique, autrement dit un mouvement de classe en vue de réaliser ses intérêts sous forme générale qui ait force de contrainte pour la société toute entière. Ces mouvements supposent une certaine organisation préalable en même temps qu'ils sont à leur tour un moyen de développer cette organisation." (Marx K. à F. Boite, 23 nov. 1871 in "Correspondance").

Ainsi les I.W.W. vont sur le terrain appliquer une tactique liant étroitement luttes "économiques" et propagande révolutionnaire, au travers notamment des formes de lutte de "l'action directe" (2), réussissant par là même à unifier dans l'action les tendances marxistes et anarcho-syndicalistes du mouvement ouvrier (ce qui est quasiment un cas unique depuis l'A.F.L. (1ère Internationale). D'autre par, les I.W.W. vont "se structurer" essentiellement pour et au travers des conflits, se gonflant et mobilisant ses militants lors de grèves, pour ensuite "disparaître", réapparaissant des milliers de kilomètres plus loin lors d'un nouveau conflit. Cette structure essentiellement mobile et flexible correspond particulièrement bien au type de prolétariat qu'ils organisent, lui-même extrêmement précarisé et mobile.

Ceci fait dire à D. Guérin : *"On n'avait plus affaire, comme dans le schéma primitif à une vaste centrale syndicale destinée à mettre en échec 97 l'A.F.L., mais à une minorité agissante, à une sorte d'équipe volante prête à se porter immédiatement sur n'importe quel point du champ de bataille et à y prendre la tête des luttes engagées par les travailleurs. Ainsi les I.W.W., s'ils n'accomplirent pas la grande mission qu'ils avaient originellement assumée, rendirent, malgré tout, un important service à la classe ouvrière américaine. Face à la carence du gompérisme, ils furent les seuls à intervenir dans les luttes ouvrières des non-qualifiés."* (D. Guérin : *"Le mouvement ouvrier aux États-Unis"*, déjà cité, pg. 54).

John Reed va ainsi décrire certaines de ces luttes (notamment dans ses articles pour la revue "Les Masses "). *"A Paterson (New Jersey), c'est la guerre. Mais une guerre bizarre. La violence est le fait d'un seul camp : les patrons des usines. Leurs domestiques, les policiers, matraquent des hommes et des femmes qui ne font aucun mal, et chargent à cheval des foules qui demeurent dans la stricte légalité. Leurs mercenaires, les détectives armés se servent de leurs fusils pour massacrer des gens innocents. Leurs journaux, le Paterson Press et le Paterson Call, lancent des appels au meurtre et à la violence contre les leaders syndicaux. Leur instrument, le juge Carroll, condamne à de lourdes peines les paisibles piquets de grève que la police s'empresse de ramasser. Les patrons ont le contrôle absolu de la police, de la presse et des tribunaux. (John Reed cité par Robert Rosenstone in "John Reed ", éd. Maspero, Paris 1976, pg. 193).*

Comme le note ce même Rosenstone :

"Dans leurs discours, les dirigeants se déclaraient révolutionnaires, ils affirmaient la nécessité de détruire le système capitaliste ; ils parlaient de "grève générale", de "sabotage" et de "propagande par l'action".

L'idéologie des I.W.W. était un assez curieux mélange de marxisme, de syndicalisme et d'anarchisme, mais ses chefs savaient que les travailleurs croyaient plus volontiers à des améliorations immédiates qu'à des espoirs lointains et utopiques (...). Avec ses vagabonds, ses poètes, ses organisateurs énergiques, rendus célèbres par les violents débats qui avaient eu lieu à Spokane, à Fresno et à San Diego, par sa réputation de violence due aux sabotages et aux heurts avec la police et les vigiles, l'I.W.W. apparaissait comme une organisation active qui transformait le mouvement radical en un cri héroïque pour la liberté, où l'on savait hurler les slogans courageux face aux fusils des milices privées.

"Combattre avec l'I.W.W., c'était combattre pour la justice et ressentir l'exaltation des temps révolutionnaires." (R. Rosenstone. déjà cité, pg. 195).

Le mot d'ordre favori de Carlo Tresca (un des leaders des I.W.W. avec "Big Bill") était "Occhio per occhio, dente per dente, sangue per sangue !". Ce qui prédominait donc nettement au sein des I.W.W. était d'être une organisation au service des luttes radicales des ouvriers et non l'inverse, des ouvriers au service d'une organisation ; cette réalité rompait nettement avec le "vieux syndicalisme" de la phase de domination formelle.

Dans cette période à cheval entre deux siècles se dessina clairement, à la fois le processus d'intégration à l'appareil d'État des anciennes organisations qui reposaient sur l'alliance "capital / travail" -mobile idéologique qui les fit devenir des organismes s'occupant prioritairement de la vente de la marchandise force de travail, conformément aux conditions de la valorisation (cf. le soutien qu'ils apportaient aux nouvelles méthodes tayloristes d'exploitation)- et, les réactions ouvrières contre le despotisme d'usine et les organes du capital qui dans un premier temps prirent la forme de révoltes spontanées et violentes (cf. à ce propos l'exemple de Haymarket Square à Chicago), pour ensuite tendre à s'organiser en tant que classe révolutionnaire.

Cette deuxième étape de la formation de la classe 100 révolutionnaire se matérialise par le surgissement d'un tissu d'associations ouvrières, révolutionnaires (dont certaines provenant des ruptures d'avec la vieille A.F.L. comme c'est le cas pour la Western Fédération of Miner) mais, la jeunesse et l'hétérogénéité même du mouvement (tout comme du prolétariat qui le composait) firent en sorte qu'au sein de ces expressions classistes le courant anarcho-syndicaliste réussisse à annihiler le dynamisme politique de la lutte ouvrière en contribuant à la figer dans sa dimension première de défense économique.

Ainsi, au sein des I.W.W., les tendances révolutionnaires furent attaquées -exclusion en 1908 de la tendance De Léon- et l'article des Statuts préconisant l'action politique fut supprimé.

Comme le note R. Rosenstone : *"A l'origine, le syndicat avait eu le soutien de certains socialistes tels Eugène V. Debs et Daniel De Léon, mais lorsqu'il se déclara hostile à l'action politique aussi révolutionnaire fut-elle ceux-ci s'en séparerent. Les I.W.W. considéraient la politique comme une espèce de jeu inventé pour détourner l'attention des travailleurs de leurs véritables préoccupations. Il était, selon l'I.W.W., beaucoup plus important d'organiser les ouvriers que les électeurs, de gagner les grèves que les élections." (R. Rosenstone, déjà cité, pg.*

194).

Comme ailleurs dans le monde, la polarisation entre la politique réformiste et l'apolitisme anarchiste (entre le gompérisme et l'anarcho-syndicalisme au sein des I.W.W.) entrava la croissance du mouvement révolutionnaire unitaire qui avait à la fois besoin de puissantes organisations de lutte mais également d'un relais politique à sa lutte révolutionnaire. Dans les I.W.W. l'affrontement politique fut permanent et malgré la forte influence anarchiste ceux-ci furent de plus en plus poussés par les événements à prendre des positions politiques pour *"éliminer des conseils de la force ouvrière organisée, ces rats qui s'engraissent dans le fromage des cotisations"* (Déclaration des I.W.W., cité par L. Portis, déjà cité).

Les critiques de Marx contre "l'indifférentisme en matière politique" retrouvent ainsi leur pertinence : *"Si la lutte politique de la classe ouvrière prend une forme révolutionnaire, si les travailleurs à la place de la dictature de la bourgeoisie établissent leur dictature révolutionnaire, ils commettent un crime effroyable contre les principes ; car pour satisfaire leurs besoins quotidiens, besoins pitoyables et profanes, pour briser la résistance de la bourgeoisie, ils donnent à l'État une forme révolutionnaire et passagère au lieu de déposer les armes et de supprimer l'État (...). En un mot, les ouvriers doivent se croiser les bras et ne pas dépenser leur temps en mouvements politiques et économiques. Tous ces mouvements ne peuvent leur rapporter que des résultats immédiats.*

En gens vraiment religieux, ils doivent, méprisant les besoins du jour, crier avec une foi profonde : Que notre classe soit crucifiée, que notre race périsse, mais que les principes éternels restent purs de toute souillure ! Comme de pieux chrétiens, ils doivent croire en la parole du prêtre, mépriser les biens de ce monde et chercher seulement à gagner le paradis. Lisez au lieu de paradis la liquidation sociale qui, un beau jour, doit avoir lieu dans un coin de ce monde - personne ne sait qui la réalisera ni comment- et le tour est joué. "(K. Marx : *"De l'indifférentisme en matière politique"*, 1873, in Marx-Engels, *"Textes sur l'organisation"*, éd. Spartacus, Paris 1970, pg. 110-111).

C'est face à la question de la première guerre mondiale qualifiée par les I.W.W., tout comme par Lénine, Trotsky et d'autres anarcho-syndicalistes tels que Rosmer et Monatte (3) de "guerre impérialiste" ainsi que face au fantastique espoir né de la révolution d'Octobre 1917 que les I.W.W. se radicalisèrent et développèrent des mouvements contre la participation des U.S.A. à cette guerre. A titre d'exemple nous pouvons citer un article du journal des I.W.W. "Solidarity" sur leurs positions face à la guerre : *"II principio délia solidarietà internazionale dei lavoratori, al quale da sempre aderiamo, c'impedisce Le nostre canzoni, le pubblicazioni, i sentiment! di tutti gli iscritti, lo spirito stesso dei nostro sindacato, danno prova délia nostra opposizione sia al capitalismo che alla sua guerra. Tutti i militanti chiamati allé arrni dovrebbero siglare così le loro richieste d'esonero : " I.W.W., contrario alla guerra" ".* (Cité dans William D. Haywood : *"La storia di Big Bill"* edizioni Iskra, Milano 1977, pg. 311).

Cette politique déclencha une implacable répression, l'assassinat de nombre de ses militants, des milliers d'emprisonnements (dont celui de "Big Bill"), des déportations, des tortures et autres

"lynchages". 2 juillet 1917 : déportation des mineurs I.W.W. de Bisbee (Arizona / et de leurs sympathisants).



FELLOW WORKERS
WE ARE IN HERE FOR YOU; YOU ARE OUT THERE FOR US

« Camarades : Souvenez-vous ! Nous sommes ici pour vous ; vous êtes là pour nous. »



Il est à noter que cette vague de répression terroriste "anti-rouge" et "anti-Wobblies" fut d'une violence telle que l'histoire officielle, aujourd'hui encore, tend à l'assimiler aux "folklores" du "Far West" et n'a aucune commune mesure dans toute l'histoire du mouvement ouvrier aux U.S.A. Il est clair que la répression féroce contre la seule force révolutionnaire organisée ayant existé de manière notable aux U.S.A., détermina les caractéristiques ultérieures de la lutte de classe dans ce pays (à un pôle des syndicats compromis avec les différents appareils d'État et à l'autre l'explosion régulière de mouvements spontanés et très violents...).

En brisant militairement les I.W.W. et en annexant l'A.F.L., l'État bourgeois le plus puissant du monde conquiert de longues décennies de paix sociale ne laissant aux mouvements ouvriers que les périodiques explosions de violence de classe toujours écrasées dans le sang, le tout mâtiné d'un nationalisme "américaniste" outrancier. Il était de "tradition" d'imprimer au fer rouge les initiales I.W.W. sur le postérieur des militants ouvriers (tout comme de les crucifier sur des wagons de chemin de fer), tout en leur faisant chanter l'hymne américain en embrassant sa bannière étoilée... L'action des I.W.W. dépendait la plupart du temps des circonstances (n'ayant pas de claires visions stratégiques et politiques) et de réactions au "coup par coup" face à la répression du patronat et de l'État.

"Un "charmant homme d'affaire" essaya d'enfoncer une canne dans son rectum, un autre lui tordit les testicules et d'autres s'amusèrent à inscrire sur ses fesses les lettres I.W.W. en lui infligeant d'horribles brûlures à l'aide d'un cigare allumé. Cette cérémonie douloureuse se termina sur une note patriotique. Ils forcèrent Reitman à embrasser le drapeau américain et à entonner un chant patriotique, The Star-Spangled Banner." (Cité par L. Portis. déjà cité, pg. 105 d'après Richard Drinnon, Rebel in Paradise: "A biography of Emma Goldman", Chicago, University of Chicago Press, 1961, pg. 136).

L'importance historique des I.W.W. réside plus dans l'importante résistance ouvrière spontanée aux initiatives ennemies, l'organisation de la "haine" de classe face à la barbarie du système, que dans la possession d'une claire vision de la politique révolutionnaire à mener; cela d'autant plus que, comme nous l'avons déjà souligné, les I.W.W. étaient fortement imprégnés par l'idéologie anarchiste voulant cantonner son action au seul terrain de la lutte économique et voulant préfigurer la société future : *"En nous organisant par les industries, nous formons la structure de la nouvelle société à l'intérieur même de l'ancienne."* (Préambule de 1908, cité par L. Portis. d.c., pg. 139).

Il n'empêche que face à l'importance de la répression dont les militants faisaient l'objet, les I.W.W. durent se radicaliser, rejetant par exemple le dogme de l'action " pacifique", comme celui de la croyance en la nature démocratique de l'État américain, pour envisager leurs actions dans une perspective de lutte politique, notamment contre la guerre et en défense de la révolution d'Octobre. Les I.W.W. ne purent résister à cette terrible vague de ce que Marx appelait déjà *"le cannibalisme de la contre-révolution."*



De gauche à droite : Max Eastman, James P. Cannon, et "Big Bill" Haywood à Moscou, en 1922.

Comme le dit D. Guérin, d'une part la répression, *"Des milliers de "Wobblies" furent arrêtés, condamnés à de longues années de prison. Le mouvement fut purement et simplement décapité. Il ne s'en relèvera jamais."* et d'autre part le type d'action des I.W.W., *"L'incapacité des "Wobblies" à construire une organisation permanente. Ils excellaient dans la formation d'équipes volantes, dans l'improvisation, ils furent plus des agitateurs et des propagandistes que des organisateurs."* (D. Guérin, ouvrage déjà cité, pg. 58).

D. Les I.W.W. et le mouvement révolutionnaire international

* Les éléments les plus engagés à l'image des "Big Bill Haywood" (cf. sa courte biographie

extraite du roman de John Dos Passes in "42ème Parallèle" en annexe pg. 129), John Reed, James P. Cannon, Max Eastman, Louis Fraina..., rejoignirent les rangs des marxistes internationalistes et de la IIIème Internationale. Cette radicalisation des I.W.W. (comme de nombreux autres militants tels Victor Serge, Rosmer, Souvarine, etc,...) se concrétisa dans le fait que les I.W.W. furent pour une bonne part à l'origine de la création des deux partis communistes aux U.S.A. (celui "ouvrier" créé par John Reed et celui dirigé par Fraina (4).

Ces deux P.C. essayèrent d'exprimer et d'expliquer le caractère révolutionnaire du syndicalisme d'industrie des I.W.W. ainsi que l'impossibilité de militer au sein de la vieille A.F.L. et ce, non pas à partir d'un a priori "doctrinaire" mais sur base d'un constat simple de la réalité de la lutte de classe qui avait pratiquement tranché cette question : depuis de nombreuses années, plus aucun élément même vaguement "socialiste" ne pouvait de fait militer au sein de l'A.F.L., ce qui les fit s'opposer sur cette question à la direction de l'I.C. (cf. les interventions de Louis C. Fraina lors des réunions du bureau d'Amsterdam in *"Du premier au deuxième congrès de l'Internationale Communiste"*, sous la direction de P. Broué, éd. E.D.I., Paris 1979).

Cette question rebondit lors de la création, au 3ème Congrès de l'I.C. (juin 1921), de l'I.S.R. (Internationale Syndicale Rouge) où la direction de l'I.C. précisait : *"En Amérique nous remarquons les mêmes développements, mais un peu plus lent (qu'en Angleterre N.D.R.)"*.

En aucun cas les communistes ne doivent se borner à quitter la Fédération du Travail (A.F.L.), organisme réactionnaire : ils doivent au contraire mettre tout en œuvre pour pénétrer dans les anciennes unions et les révolutionner. Il importe nécessairement de collaborer avec les meilleurs éléments des I.W.W., mais cette collaboration n'exclut pas la lutte contre leurs préjugés. " (In "Quatre premiers congrès mondiaux de l'Internationale Communiste 1919 - 1923", Librairie du Travail, Paris 1934, réédition en fac-similé F. Maspero, 1975, "L'internationale Communiste et l'Internationale Syndicale Rouge", pg. 131).

Cette position marque un net recul à la fois par rapport à la réalité de la lutte aux U.S. A., et par rapport aux premières prises de position de l'I.C. qui défendait alors nettement une position de rupture d'avec le vieux syndicalisme (conformément aux positions des I.W.W.).

"Le parti, en pressant par tous les moyens le processus de scission dans l'A.F.L. et dans les autres confédérations et syndicats corporatifs proches d'elle, doit s'efforcer d'avoir des relations les plus étroites possible avec les organisations économiques dans lesquelles l'unionisme industriel est exprimé (I.W.W., One Big Union, les syndicats qui sont en train de quitter l'A.F.L.). Le Parti doit travailler en accord étroit avec eux, et, en même temps, s'appliquer à leur unification et à l'instauration d'organisations économiques fortes du prolétariat qui soient pénétrées par la conscience de classe. Le Parti, en appuyant de toutes les façons les unions industrielles dans leur lutte quotidienne pour les revendications immédiates économiques, doit s'efforcer d'élargir et d'aiguïser cette lutte ; de la transformer en une lutte tournée vers les buts révolutionnaires du prolétariat pour renverser la bourgeoisie et pour détruire l'ordre capitaliste." ("L'Internationale Communiste aux camarades américains ; aux comités centraux du P.C. d'Amérique et du P.C. ouvrier d'Amérique" -décembre 1919- cité in "La gauche

Allemande et la question syndicale dans la III^e Internationale", Kommunistick Program, éd. P.C.I., 1971).

Ainsi, les tentatives des I.W.W. pour intégrer le mouvement communiste international furent en définitive vouées à l'échec (situation similaire à la C.N.T. espagnole) en même temps que la répression lamina ses militants et décapita ses leaders dont certains, individuellement, iront se réfugier en Russie Soviétique (cf. Big Bill Haywood, Emma Goldman).

E. Le déclin des I.W.W. et les caractéristiques du mouvement ouvrier aux U.S.A.

* La concordance entre cette implacable répression et les bouleversements dans la sphère productive (développement du "fordisme" -production de masse-) rendue encore plus évidente à la suite de la première guerre mondiale, mit un terme quasi définitif à l'existence des I.W.W. en tant que mouvement d'importance aux U.S. A. Ils resteront à ce titre la seule expression claire d'un mouvement révolutionnaire ayant existé aux États-Unis et ce jusqu'à nos jours.

"Les I.W.W. ont cependant continué à jouer un rôle appréciable dans certains secteurs de l'industrie, notamment dans les mines et les scieries, mais il n'exerçait plus d'influence notable sur le prolétariat américain" (L. Portis. déjà cité, pg. 121).

La forme d'organisation typique des I.W.W. (le syndicalisme d'industrie) resurgira néanmoins dans les années d'entre-deux guerres avec la création en 1935 du C.I.O. (Commitee for Industrial Organisation). Mais cette organisation, indépendamment de sa forme, se constituera antagoniquement au projet révolutionnaire des I.W.W. et participera directement aux structures d'encadrement étatique, ce qui "naturellement" l'amena à fusionner avec la vieille 1'A.F.L. pour constituer en 1955 1'A.F.L. - C.I.O., pilier électoral du Parti Démocrate, et ce jusqu'à nos jours.

"Toutefois, sous la direction de John L. Lewis, président de la United Mine Workers, le C.I.O. n'a guère développé le caractère révolutionnaire inhérent aux I.W.W. De par l'accord tacite entre Lewis et le Président Roosevelt, le C.I.O. bénéficia du soutien gouvernemental pour l'organisation des ouvriers dans divers secteurs industriels : l'automobile, la sidérurgie, l'électricité et le caoutchouc. Le C.I.O. soutint, en retour, les candidats du Parti Démocrate dans les campagnes électorales." (L. Portis. d.c., pg. 127).

Cette réalité de l'intégration de "1'A.F.L. - C.I.O." à la société civile américaine se renforça encore lors de la seconde guerre mondiale, où l'on peut noter entre autre la création par Roosevelt du Conseil National du Travail de Guerre où siégeront 1'A.F.L., le C.I.O. et les syndicats indépendants, ainsi que les plus grands patrons. Dans toutes les grandes concentrations industrielles, le rôle fondamental des syndicats est non seulement reconnu mais clairement encouragé par les patrons. Ainsi Henry Ford, non seulement accepta l'implantation du syndicalisme dans ses entreprises, mais ira jusqu'à organiser un système de retenue à la source,

sur la paye des ouvriers, des cotisations syndicales. Notre hypothèse est alors qu'il ne s'agit plus de "directions syndicales corrompues" (quoiqu'il soit de notoriété publique qu'il existe entre certaines "directions syndicales" et la Mafia des liens étroits comme le montre l'exemple du syndicat des camionneurs) ou d'un "syndicalisme de collaboration" mais qu'il s'agit d'une modification fondamentale dans les rapports sociaux du travail produit de la phase de domination réelle se basant sur l'existence, dans tous les pays centraux du M.P.C., de centrales syndicales d'État répondant totalement aux besoins de la valorisation capitaliste.

Face à cette réalité, le mouvement ouvrier notamment aux U.S.A. répondra par la renaissance périodique de réelles associations de lutte, ainsi que par la réutilisation des "vieilles" méthodes de lutte dites "d'actions directes" comme nous le montre différents conflits récents (cf. sur la grève des mineurs, le film. "Harlan Country, U.S.A.". 1976 ou encore celui de 1978 : "Blue Collar"). La tradition des "Wobblies" est ainsi régulièrement exhumée du folklore pour redevenir force active du mouvement ouvrier, même si cette "renaissance" se fait la plupart du temps sans référence explicite à l'expérience des I.W.W. Autre exemple d'importance, la grève des Usines Chrysler en juin 1974 (production de camions) où, dans une brochure relatant les faits, les grévistes indiquent eux-mêmes : "Aujourd'hui, le véritable rôle du syndicat est devenu si clair que ça transparaît partout.

Les syndicats ne sont pas des institutions établies pour apporter quelque avantage à leurs membres au moyen d'institution tel que le contrat, ils ne sont que des institutions servant les intérêts d'une classe de bureaucrates et de "chefs" en assumant une fonction indispensable au capitalisme industriel contemporain. Tout comme Chrysler fait partie du monopole de l'automobile, l'U.A.W. (syndicat de l'automobile) a un monopole sur la vente de la main d'œuvre dans ce marché, qui est embauchée, dans quelles conditions cette main d'œuvre travaille, dans quelles conditions elle pourra être licenciée." (In "Wildcat, Dodge Truck", June 1974, traduction et publication "Échanges et Mouvement", février 1977, cf. B.P. 241, 75866 Paris Cedex 18, France).

Lorsqu'on lit les descriptions de ces grèves, comme celle tout aussi exemplaire de Lordstown en 1972 à la General Motors (cf. Pomerol et Médoc : *"Lordstown 72 ou les déboires de la General Motors"*, éd. De l'Oubli, Paris 1977), il est clair que se retrouvent là, quasiment, toutes les revendications classiques des I.W.W., de la critique du syndicalisme "traditionnel", à la "redécouverte" des méthodes de luttes qui ont rendu célèbres les I.W.W., soixante ans auparavant. De la même manière, ces critiques théoriques et "en acte" rejoignent également ce que Marx avait déjà esquissé comme critique de ce que pouvait devenir le syndicalisme : "Les ouvriers ne doivent pas oublier qu'ils luttent contre les effets et non contre les causes de ces effets, qu'ils ne peuvent que retenir le mouvement descendant, mais non en changer la direction, qu'ils n'appliquent que des palliatifs, mais sans guérir le mal.

Ils ne doivent donc pas se laisser absorber exclusivement par ces escarmouches inévitables que font naître sans cesse les empiétements ininterrompus du capital ou les variations du marché. Il faut qu'ils comprennent que le régime actuel, avec toutes les misères dont il les accable, engendre en même temps les conditions matérielles et les formes sociales nécessaires pour la

transformation économique de la société. Au lieu du mot d'ordre conservateur : " Un salaire équitable pour une journée de travail équitable", ils doivent inscrire sur leur drapeau le mot d'ordre révolutionnaire : "Abolition du salariat". (K. Marx : "Salaire, prix et profit", éd. en langues étrangères, Pékin 1975, pg. 73).

Telle nous semble avoir été la pratique effective des I.W.W. durant la quinzaine d'années où cette organisation a lutté dans le bastion même du mode de production spécifiquement capitaliste. A cheval entre "les deux phases historiques du développement économique de la production capitaliste", les I.W.W. nous semblent avoir à la fois reflété les modifications fondamentales dans la composition de la classe ouvrière, découlant du changement de phase, et avoir préfiguré largement, dans un contexte spécifique, les tendances principales de la lutte ouvrière au 20^e siècle; l'organisation indépendante des ouvriers en lutte, au-delà de leurs "caractéristiques professionnelles" ou autres; la lutte directe pour des revendications économiques et, simultanément, dans une perspective révolutionnaire, la volonté de transformer radicalement sa condition "d'esclaves salariés".

Mais cela dépasse largement le cadre de ce travail, par rapport auquel nous voulons surtout retenir la liaison fondamentale entre transformation dans le procès de travail, et transformation dans la composition même de la classe ouvrière, matérialisée aux U.S. A. par l'émergence d'un nouveau type d'association ouvrière -les I.W.W. -. En ce sens nous voulons maintenir la "vieille" hypothèse de Marx-Engels que c'est dans les transformations mêmes de la sphère de production que se trouve la clé de la compréhension des mouvements sociaux, indépendamment de la "conscience" propre que les acteurs sociaux peuvent en avoir.

"Si nous avons été battus, tout ce que nous avons donc à faire, c'est de recommencer par le début. Et, par chance, l'intervalle de répit -de très courte durée sans doute- qui nous est accordé entre la fin du premier et le commencement du second acte du mouvement, nous laisse le temps de faire un travail des plus utiles : l'analyse des causes qui rendirent inéluctables aussi bien le récent soulèvement que sa défaite, causes qu' il ne faut pas rechercher dans les efforts, talents, erreurs ou trahisons accidentelles de quelques uns des chefs, mais dans les conditions sociales générales de vie de chacune des nations ébranlées par la crise. "(Engels in "Révolution et contre-révolution en Allemagne", 1851, N.Y. Tribune, in" La révolution démocratique bourgeoise en Allemagne", Éditions Sociales, Paris 1951, pg. 204).

Notes du chapitre IV

(1) Une étude plus approfondie montrerait que ce processus est général dans le monde entier, bien que moins nettement délimité structurellement (cf. la naissance des différentes centrales syndicales en Europe Occidentale).

(2) Nous faisons référence ici à ce qui s'appelle dans le mouvement ouvrier " action directe", à savoir le sabotage, les piquets volants, l'organisation autonome, la grève illimitée, . . . Cf. Émile Pouget in "Le sabotage", Librairie des sciences politiques et sociales, éd. M. Rivière, Paris (sans date).

(3) Il est à noter que Big Bill Haywood avait rencontré Monatte et Rosmer lors d' un voyage en France et entretenait avec ceux-ci des relations politiques privilégiées.

(4) La différence entre ces deux P.C. était essentiellement due, comme dans d'autres pays, à la question de la nécessité plus ou moins rapide de scission d'avec le Parti Socialiste ; le Parti de Fraina composé principalement des sections " slaves" du P.S. étant plus rapidement sur une position scissionniste, alors que le groupe de Reed voulait encore participer au Congrès du P.S. Les deux P.C. arrivèrent à fusionner dès 1920. Ce P.C. unifié regroupe entre 8.000 et 15.000 membres en majorité "étrangers".

V. EN GUISE DE CONCLUSION

* Nous avons voulu dans ce travail utiliser certains concepts marxistes dans une situation concrète -l'exemple du mouvement ouvrier américain de 1887 à 1920- , afin de montrer la validité explicative de ceux-ci, ou tout au moins de montrer qu'il s'agit là d'une grille d'analyse qui peut encore aujourd'hui nous permettre de comprendre l'histoire et la réalité, conditions premières de sa transformation.

A contre-courant de la vague de ces derniers mois annonçant -une fois de plus- la mort du communisme (identifié aux régimes du "socialisme réel"), il nous apparaît plus que jamais opportun d'essayer de montrer en quoi la critique marxiste peut encore s'avérer efficiente, et par là différencier l'œuvre essentiellement critique de Marx d'avec ce qui a été "construit" en son nom. Déjà Lénine dans "L'État et la révolution" dénonçait la tentative de déifier, de "momifier" les révolutionnaires.

"Après leur mort, on essaie d'en faire des icônes inoffensives, de les canoniser pour ainsi dire, d'entourer leur nom d'une certaine auréole afin de "consoler" les classes opprimées et de les mystifier ; ce faisant, on vide leur doctrine révolutionnaire de son contenu, on l'avilit et on en émousse le tranchant révolutionnaire." (Lénine : "L'État et la révolution", Éditions Sociales, Paris 1972, pg. 9).

Aujourd'hui on déboulonne les statues, on change le nom des villes, des places et des rues, de la même manière qu'hier on essayait de déifier ces penseurs, afin de scotomiser l'application même de leur méthode critique à la situation construite en leurs noms. Il s'agit là pour nous, d'un changement de Dieu, d'idéologie et non de la démonstration scientifique de la faillite du marxisme en tant que théorie critique de la société contemporaine. Aussi choquant et significatif pour nous que pouvait être l'effigie de Karl Marx sur certains billets de banque en R.D.A., autant la disparition aujourd'hui de ces manifestations religieuses pourra, nous l'espérons, faciliter le retour à une compréhension effective de la théorie "marxienne".

Pour reprendre une "vieille" idée de Karl Korsch, il s'agit d'appliquer la méthode critique de Marx à l'histoire même du marxisme et du mouvement ouvrier. Telle a été, très modestement, notre tentative en utilisant les concepts de domination formelle et réelle -expression de l'opposition d'un mode de production spécifiquement capitaliste par la subsumption effective du procès de travail- pour essayer de donner une explication à la polarisation au sein du mouvement ouvrier américain entre d'une part le syndicalisme traditionnel corporatiste de l'A.F.L., et d'autre part un mouvement révolutionnaire d'abord spontané, et ensuite cristallisé au sein et autour des I.W.W.

Le premier, adéquat à la réalité des besoins du M.P.C. dans sa phase de domination formelle, et le second, plus conforme et produit du passage au mode de production spécifiquement capitaliste -principalement grâce à l'O.S.T.- , la phase de domination réelle (dont le corollaire a été l'intégration effective du "vieux" syndicalisme à l'appareil d'État). Il est vrai que nous avons

souvent eu la tentation de généraliser cette explication -cette schématique- à d'autres situations, si pas aux principaux centres industriels aux alentours des premières années de ce siècle (de 1905 à 1920) mais, tel serait un travail d'une toute autre ampleur et envergure, bien que nous croyons pouvoir déceler d'importantes similitudes (par exemple entre le mouvement "Unioniste" de l'I.W.W. -cf. One Big Union- et celui des "Unions" en Allemagne durant les années 1910 à 1925), à la fois dans la transformation profonde de la sphère productive, et dans ses conséquences au sein même de la classe ouvrière en permanente transformation, afin de correspondre toujours plus aux besoins de la valorisation.

Mais encore une fois, il s'agit là non de "conclusions" mais bien de nouvelles hypothèses que nous aimerions pouvoir approfondir dans des travaux ultérieurs. Notre souci principal dans ce mémoire a donc été d'utiliser l'analyse marxienne de la base économique et de ses modifications afin de mieux comprendre l'histoire de la classe ouvrière et de ses luttes.

"Mes recherches (sur la philosophie du droit de Hegel) aboutirent à ce résultat : les rapports juridiques, pas plus que les formes de l'État, ne peuvent s'expliquer ni par eux-mêmes, ni par la prétendue évolution générale de l'esprit humain; bien plutôt ils prennent leurs racines dans les conditions matérielles de la vie que Hegel, à l'exemple des Anglais et des Français du XVIIIème siècle, comprend dans leur ensemble sous le nom de "société civile", et c'est dans l'économie politique qu'il convient de chercher l'anatomie de la société civile." (K. Marx : Avant propos à la "Critique de l'économie politique" -1859-, Éditions Sociales, Paris 1972, p g. 4).

En ce sens, nous espérons avoir atteint notre but, à savoir tenté de développer la force explicative de Marx au travers d'un exemple historique postérieur à son œuvre, et par là, la force de sa théorie comme vecteur de la compréhension de la société et de ses contradictions. Notre perspective est donc celle d'un retour à la théorie marxienne comme alternative aux différentes explications philosophiques et sociologiques actuelles ; retour ne signifiant pas répétition mais "redécouverte" d'une méthode d'investigation et de critique que "l'air du temps" nous semble paradoxalement ne pas avoir démentie.

Les nombreuses "défaites" qui jalonnent l'histoire du mouvement ouvrier, et dont l'expérience héroïque des I.W.W. est l'une des multiples concrétisations, peuvent à chaque fois être interprétées comme la défaite de la théorie marxienne ou comme aujourd'hui -retour à Hegel- comme "la fin de l'histoire ; le "triomphe définitif du capitalisme". Mais cette même théorie marxienne avait par avance répondu à ces affirmations périodiques en expliquant que c'est des défaites elles-mêmes et de leur compréhension scientifique que se nourrit la théorie.

"Nous avons la ferme conviction que ce n'est pas la tentative d'expérimenter en pratique les idées communistes, mais que c'est leur élaboration théorique qui est le réel danger (pour l'ennemi de classe), parce qu'aux expériences pratiques, même si elles sont de masse, on peut toujours répondre par le canon dès qu'elles deviennent dangereuses, tandis que les idées que notre intelligence a conçues victorieusement, que notre esprit a conquises, par lesquelles notre intellect a forgé notre conscience, ce sont des liens desquels on ne se délie pas sans se lacérer le cœur, ce sont des démons que l'homme ne peut vaincre qu'en s'y soumettant." (K. Marx : "Le

communisme et l'Allgemeine Zeitung" -1842- Rheinische Zeitung n289, cité in Mouvement Communiste, numéro 0, pg. 80).

Nous espérons dans ce travail avoir fait partager aux lecteurs notre enthousiasme, à la fois de l'utilisation de concepts théoriques qui nous semblent avoir été trop rarement mis en œuvre (c'est-à-dire rendus opérationnels dans l'analyse d'une situation concrète), et aussi notre enthousiasme de la découverte d'un épisode de l'histoire de la classe ouvrière que nous savions - mais pas à quel point- riche en héroïsme anonyme et en volonté de briser les chaînes de l'exploitation de l'homme par l'homme. Nous espérons enfin, avoir participé dans la mesure de nos moyens, à la réactualisation de la pensée de Marx et ce, sans tomber dans l'apologie pure et simple.

Comme le dit Maximilien Rubel : *"Marx critique attendait tout de la critique pour faire avancer son œuvre et l'achever. Cette soif d'affrontements intellectuels est restée presque totalement inassouvie de son vivant, au point qu'il a été condamné au monologue ou à la chasse aux spectres. Gardons-nous donc d'abandonner Marx à des disciples qui sous l'apparence d'une fidélité absolue, remplacent la critique souhaitable et souhaitée par la trahison pure et simple.*

Obscurantiste de notre époque, le marxiste qui sert l'État policier et son capital tombe sous la critique de Marx au même titre que le capitaliste bourgeois et son État libéral. Frères ennemis, voire frères tout court, le vrai capitalisme et le faux socialisme sont unis dans cette conspiration universelle qui maintient l'humanité dans un état de barbarie permanente et fait peser sur elle la menace d'une extermination par la faim et par le feu. " (M. Rubel : "Marx critique du marxisme", éd. Payot, Paris 1974, pg. 9).

Lista de sigles y abreviatures

A.F.L. : American Fédération of Labor (Fédération Américaine du Travail) dirigée par Gompers (d'où l'appellation de "gompériste").
A.F.L.- C.I.O. : American Federation of Labor and Congress of Industrial Organisation (à partir de 1938) .
C.N.T. : Confédération Nationale du Travail (syndicat anarcho-syndicaliste d'Espagne).
I.C. : Internationale Communiste (IIIème Internationale).
I.S. R. : Internationale Syndicale Rouge.
I.W.W. : Industrial Workers of the World (Ouvriers Industriels du Monde) ou encore "Wobblies".
M.P.C. : Mode de production capitaliste
O.S.T. : Organisation Scientifique du Travail (autrement dit "système Taylor").

ANNEXE

Big Bill Haywood, naquit en 1869 dans un meublé de Salt Lake City. Il fut élevé dans l'Utah, à Ophir, dans un camp de mineurs, dans une atmosphère de rixes, de jeux, les samedis soirs, de whisky répandu sur les tables de poker où s'empilaient des dollars d'argent tout neufs. A l'âge de onze ans, sa mère le gagea chez un fermier, il s'enfuit parce que le fermier lui donnait des coups de fouet. Ce fut sa première grève. Il se creva un œil en se taillant une fronde dans une branche de chêne nain. Il travailla dans les magasins, géra une boutique de fruits, fut portier au théâtre de Salt Lake, fut garçon de courses et garçon d'hôtel au Continental. A l'âge de quinze ans il partit pour les mines de Humboldt County, Nevada, son troussseau se composait d'une salopette, d'un tricot, d'une chemise bleue, de bottes de mineur, de deux paires de couvertures, d'un jeu d'échecs, de gants de boxe et d'un gros plum-pudding que sa mère lui avait préparé pour son déjeuner. Quand il se maria, il alla habiter Fort McDermitt bâti autrefois pour se défendre des Indiens, abandonné maintenant

qu'il n'y a plus de frontière ; là sa femme mit au monde leur premier enfant sans médecin ni sage-femme. Bill coupa le cordon ombilical, et Bill enterra le délivre ; l'enfant vécut. Bill gagnait de l'argent par tous les moyens : il faisait de l'arpente, faisait les foins dans Paradise Valley, domptait des poulains, parcourait à cheval un vaste pays. Une nuit, au moulin Thompson, une chose étrange arriva, il fut un des cinq hommes que le hasard fit se rencontrer pour passer la nuit dans le ranch abandonné. Chacun d'eux avait perdu un œil, et ils étaient les seuls borgnes du pays. Il perdit son foyer, tout s'écroula, sa femme tomba malade, il avait des enfants à sa charge. Il partit travailler comme mineur à Silver City. A Silver City, Idaho, il devint membre de la Fédération des mineurs de l'Ouest.

John Dos Passes. 42' Parallèle. Paris, le Club français du livre. 1949, traduit de l'américain par N. Guterman
 emploi dans l'Union. Il fut le délégué des mineurs de Silver City au congrès de la Fédération qui se tient à Sait Lake City en 1898. A dater de ce jour il fut organisateur, orateur, propagandiste ; les besoins de tous les ouvriers furent ses besoins ; il lutta à Cœur d'Alêne, Telluride, Cripple Creek, devint membre du parti socialiste, écrivit des articles et dans tout l'Idaho, l'Utah, le Nevada, le Montana et le Colorado, parla aux mineurs qui faisaient grève pour obtenir la journée de huit heures, des conditions de vie meilleures, et leur part des richesses qu'ils arrachaient au sol. En janvier 1905, une conférence fut organisée à Chicago dans la même salle de Lake Street où les anarchistes avaient tenu leurs meetings vingt ans auparavant. William D. Haywood était président à vie. C'était au cours de cette conférence qu'on rédigea le manifeste d'où sortirent les IWW. De retour à Denver on se saisit de sa personne et on l'emmena à Idaho où il passa en jugement en même temps que Moyer et Pettibone, accusés de l'assassinat de l'éleveur Steuenberg, ex-gouverneur d'Idaho, qu'une bombe avait fait sauter dans sa propre maison. Après leur acquittement à Boise (Darrow était leur avocat) Big Bill Haywood était connu de l'Atlantique au Pacifique comme un des chefs de la classe ouvrière. Maintenant les besoins de tous les ouvriers étaient ses besoins. Il était le porte-parole de l'Ouest, des cowboys, comme des bûcherons, des ouvriers agricoles aussi bien que des mineurs. (La perforatrice à vapeur avait mis des milliers de mineurs sur le pavé ; la perforatrice à vapeur avait jeté l'effroi chez tous les mineurs de l'Ouest). La Fédération des mineurs de l'Ouest devenait réactionnaire. Haywood travailla avec les I.W.W. à créer une nouvelle société au sein de l'ancienne, fit campagne pour l'élection de Debs comme président en 1908, dans le Train Rouge. Il fut de toutes les grandes grèves de l'Est où l'esprit révolutionnaire progressait, à Lawrence, à Paterson, de la grève des métallurgistes de Minnesota. Ils traversèrent l'océan avec l'A.E.F. pour sauver les emprunts Morgan, pour sauver la démocratie de Wilson, ils visitèrent le tombeau de Napoléon et rêvèrent d'un empire, ils burent des cocktails au Champagne au Ritz, ils couchèrent avec des comtesses russes à Montmartre et rêvèrent d'un empire ; dans tout le pays, aux bureaux de la légion américaine et aux déjeuners des hommes d'affaires, cela rapportait d'être patriote ; ils lynchèrent les pacifistes et les pro-Allemands et les membres des I.W.W. et les rouges et les bolcheviks. Bill Haywood fut jugé avec les 101 à Chicago où le juge Landis, le tzar de baseball, avec la procédure sommaire des tribunaux de commerce distribua des condamnations de vingt ans de prison et trente mille dollars d'amende. Lorsqu'il eut passé deux ans dans la prison de Leavenworth, Big Bill fut libéré sous caution (il avait cinquante ans, était un homme fini), la guerre était finie, mais ils avaient appris l'Empire dans la galerie des glaces à Versailles ; Les tribunaux refusèrent de réviser le jugement. Haywood eut le choix entre accepter sa liberté sous caution ou retourner en prison pour vingt ans. Il souffrait du diabète, sa vie avait été rude, il choisit la prison.

Bibliographie des œuvres et revues citées ou consultées

- AGLIETTA M. : Régulation et crises du capitalisme L'expérience des États-Unis Calmann-Lévy, Paris 1976.
ALTHUSSER L. BALIBARE. : Lire le Capital I et II Ed. Maspero, Paris 1970 P.C.M., n 30 et 31.
BERKEMAN G. : Vocabulaire du marxisme, Presse universitaire de France, Paris 1981.
BOCK G. CARPIGNANO P. RAMIREZ B. : La formazione del l'operaio massanegli U.S.A.- 1898/1922 - Ed. Feltrinelli, Milano 1976.
BORDIGA A. : Elementos de la economía marxista Edita Zéro, Coleccion "Lee y Discute" Série R, n 70, 1977.
BROUE P. : Révolution en Allemagne. Éditions de Minuit, Paris 1971.
CAMATTE J. : Capital et Gemeinvesen : Le 6^e chapitre inédit du capital et l'œuvre économique de Marx Ed. Spartacus, Paris 1978.
CORIAT B. : L'atelier et le chronomètre. Essai sur le taylorisme, le fordisme et la production de masse. Ed. Ch. Bourgois, Paris 1979.

DEMAN H. : Aupays du Taylorisme Ed. "LePeuple", Bruxelles 1919.
DOS PASSOS J. : 42^{ème} Parallèle. Ed. Gallimard, Folio, n° 694, Paris 1988.
ENGELS F. : La situation de la classe laborieuse en Angleterre. Éditions Sociales, Paris 1973.
ENGELS F. : Révolution et contre-révolution en Allemagne -1851- N.Y. Tribune in "La révolution démocratique bourgeoise en Allemagne". Éditions Sociales, Paris 1951.
FREYSSINET M. : La division capitaliste du travail Ed. Savelli, Paris 1970.
FUSFELDD.R. : The rise and repression of radical labor of U.S. A. - 1877-1918- Charles Kerr Publishing Company, Chicago 1980.
GOLDMAN E. : L'épopée d'une anarchiste, New-York 1886- Moscou 1920 Ed. Complexe, Bruxelles 1984.
GUERIN D. : Le mouvement ouvrier aux États-Unis (de 1866 à nos jours). Petite collection Maspero, Paris 1976.
HAYWOOD W.D. : La storiadi Big Bill, Edizioni Iskra, Milano 1977. (L'auto-biografia dei principale representante degli I.W.W.)
KAMPS M. : Ouvriers et robots Ed. Spartacus, n° 25 Paris 1983
LABICA G. BENSUSSAN G. : Dictionnaire critique du marxisme. P. U. F., Paris 1982.
LENINE V. : L'État et la révolution, Éditions Sociales, Paris 1972.
LINHART R. : Lénine, les Paysans, Taylor. "Essai d'analyse matérialiste historique de la naissance du système productif soviétique" Ed. du Sud Paris 1976.
LONDON J. : Letalon de fer. U. G. E. 10/18, Paris 1972.
LONDON J. : Les vagabonds du rail. U. G. E. 10/18, Paris 1972.
LUKACS G. : Histoire et conscience de classe Éditions de Minuit, Paris 1960.
MARX K. : Un chapitre inédit du Capital. U. G. E. 10/18, n° 532-533, Paris 1971.
MARX K. : Le Capital, 3 volumes Poche, Éditions Sociales, Paris 1976.
MARX K. : Manuscrits de 1857-58 ("Grundrisse") 2 tomes, Éditions Sociales, Paris 1980.
MARX K. : La guerre civile aux États-Unis. U. G. E. 10/18, n° 483-484, Paris 1970.
MARX K. : Critique de l'économie politique, Éditions Sociales, Paris 1972.
MARX K. : Salaire, prix et profit. Éditions en langues étrangères, Pékin 1975.
MARX K. ENGELS F. : Textes sur l'organisation. Ed. Spartacus, Paris 1970.
MARX K. ENGELS F. : Le syndicalisme, 2 tomes, éd. Maspero, Petite Collection Maspero, n° 96-97. Traduction et notes de Roger Dangeville, Paris.
MARX K. ENGELS F. : 1972. Le parti de classe, 4 tomes, éd. Maspero, Petite Collection Maspero, n° 120-121-122-123. Traduction et notes de Roger Dangeville, Paris 1973.
MATTICK P. : Marx et Keynes. Les limites de l'économie mixte Ed. Gallimard, Paris 1969.
MATTICK P. : Crises et théories des crises, Ed. Champ Libre, Paris 1976.
NIVEAU M. : Histoire des faits économiques contemporains P. U. F. Paris 1966.
PELLINGH : Évolution économique des États-Unis du milieu du XIX^e siècle à 1914. Société d'édition d'enseignements supérieurs, Paris 1982. Le mouvement ouvrier aux États-Unis. Ed. "Vent d'Ouest", Seghers, Paris 1965.
POMEROL et MÉDOC : Lordstown 2 ou les déboires de la General Motors. Ed. de l'oubli, Paris.
PORTIS L. : IWW et syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis. Ed. Spartacus, Paris 1985.
POUGET E. : Le sabotage. Librairie des sciences politiques et sociales - Marcel Rivière et Cie., Paris (sans date).
ROLLE P. : Introduction à la sociologie du travail, Larousse, Paris 1971.
ROSENSTONE R. : John Reed, Ed. Maspero, Points / Actuels, n° 51, Paris 1976.
RUBEL M. : Marx, critique du marxisme, Ed. Payot, Paris 1974.
TRONTI M. : Ouvriers et Capital. Ed. Ch. Bourgeois, Paris 1977.

-"La Gauche Allemande et la question syndicale dans la III^e Internationale". Kommunistisk Program, Edition P.C.I. Danemark 1971.
 -"Le 1^{er} mai à travers le monde". Sans auteur mentionné, éd. Librairie Sociale, Paris 1914.
 -Quatre premiers congrès mondiaux de l'Internationale Communiste - 1919-1923 - Librairie du travail, Paris 1934. Réédition en fac-similé, Maspero, Paris 1975.

Revue :

- * Cahiers Marxistes, n° 26, octobre 1984, Av. de Stalingrad 18, 20 Bruxelles 1.000
- * Alaluf M. : "Expliquer ou infléchir les rapports sociaux", pg. 1 à 12.
- * Communisme ou Civilisation. 23 numéros, 12 années, Dir. Cotte B. P. 8875, 722 Paris, cedex 15.
- * Critique Régionale, n° 4. Institut de Sociologie ULB, Mars 1986.
- * Échanges et Mouvement. "Grève sauvage, dodge truck by Black and Red", June 1974, février 1977
B.P. 24, 75866 Paris cedex 18.
- * Invariance, première série (8 numéros) de 1966 à 1969, cf. Camatte J., Brignoles, France.
- * Le Fil du Temps. 14 numéros, cf. Angot Jacques B.P. 24, 75924 Paris cedex 19.
- * Matériaux pour l'intervention. Supplément au n° 7 de "La stratégie du refus", 1973, Directeur de publication Yann Moulher, cf. Andler M. B.P. 4206, 75261 Paris cedex 06.

« La voie que nous suivons avec d'autres groupes et camarades de part le monde est celle de l'internationalisme intransigeant. Elle s'organise autour d'une pratique commune érigée sur base de convergences programmatiques indispensables et d'analyses produites et assumées collectivement. Cette « communauté d'échange et de lutte » prépare tendanciellement la constitution centralisée d'une association prolétarienne internationaliste. ».

Comité de rédaction : Fabrice Josselin, & Marc Milants. Remerciements à : And, Eu, Fd, Pm, Ms, IsaC., Cb et au « grupo Barbaria ».

<https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsie>

materiauxcritiques2020@gmail.com

<https://www.facebook.com/critiques.materiaux>

Les revues Matériaux Critiques sont disponibles : 5€ + frais de port ou en librairie

Compte à créditer : Marc Milants : BE 18 3770 2362 2365 – BIC : BBRUBEBB

LIBRAIRIE QUILOMBO

23, Rue Voltaire
75011, Paris - France

L'ODEUR DU TEMPS

35, rue pavillon, 13001
Marseille - France

TRANSIT LIBRAIRIE

45, boulevard de la libération
13001, Marseille - France

LA LECTURE POUR TOUS

21, Rue Navarin
29200 Brest - France

LES AMIES DE MAY

25 Boulevard de la Renaissance
44600 Saint-Nazaire – France

L'OISEAU TEMPÊTE

20 bis Rue de la paix et des arts
44600 Saint-Nazaire - France

LA ROSA DEL FOC

C/ Joaquín Costa, 34
08001 Barcelone - Espagne

ALDARULL

Carrer del Torrent de l'Olla, 72
08012 Barcelone – Espagne

ANONIMUS

Carrer Miguel Ricomà, 57
08401 Granollers - Espagne

GONDOLKODÓ ANTIKVÁRIUM

8th district,
Gólya, Orczy út 46-48, Budapest - Hongrie